

UNIVERSIT LUMIRE LYON-2 INSTITUT DE PSYCHOLOGIE

MEMOIRE DE MASTER-2 RECHERCHE
de PSYCHOPATHOLOGIE et PSYCHOLOGIE CLINIQUE
2004/2005

«Le Jeu pathologique ou l'enfer du jeu»

Réflexions à partir du Modèle du jeu et d'une Approche métapsychologique de l'expérience de hasard.

Présenté par : GAROT Matthieu
N° étudiant : XXXXXXX
Adresse : XXXXXX
Tel. : XXXXXXXX
e-mail : XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Directeur de recherche : A. CICCONE

1) INTRODUCTION.

« Conduire sa pensée au hasard, comme en se jouant, devrait enfin placer le sujet : c'est précisément par l'ambiguïté de cette phrase initiale que l'on aborde ce qui ne cesse de faire problème : conduire sa pensée au hasard correspond au plus sûr moyen de le dépasser à travers ce langage bon conducteur, et, comme en se jouant, quoiqu'il ne s'agisse que d'une analogie, mieux que dans un jeu de hasard, de glisser d'un sujet de thèse au sujet tout court, placé une fois pour toutes dans son monde. »

Guy Rosolato, *L'Imaginaire du hasard*, 1957.

1. a) Présentation.

De mai 2003 à juillet 2005, dans une association lyonnaise, j'ai reçu en entretien individuel des volontaires étant ou bien ayant été en grande difficulté dans leur rapport aux Jeux d'argent et de hasard (en particulier avec les Casinos). Par la mise en place d'un tel dispositif de recherche, je désirais pouvoir rencontrer des sujets, par ailleurs joueurs, et tenter de saisir la nature paradoxale de la relation qu'ils pouvaient entretenir avec les Jeux^{*}. Au cours de ces différentes rencontres, je vais alors me sentir sollicité sur un plan émotionnel et affectif, et puis parfois, comme « instrumentalisé ». Ce qu'ils me donnaient à voir ou tentaient de me faire comprendre de leurs modalités *d'être-au-monde*, m'ont beaucoup interrogé. J'avais le sentiment que quelque chose d'énigmatique, d'inconnu, m'échappait comme s'il y avait une « autre scène » à laquelle il m'était difficile d'accéder. Ainsi ma recherche c'est initiée par un ensemble de questionnements : Quels enjeux psychiques semblent engagés dans de telles manifestations ? Pourquoi ces adultes continuent-ils encore à jouer, mais jouer jusqu'à parfois tout perdre ? Qu'est-ce qui pouvait les pousser dans de tels retranchements et comment à leur tour ils me faisaient vivre dans ces entretiens leur besoin irréprouvable de jouer ? Ces Jeux d'argent et de hasard peuvent-ils être pensés comme une activité ludique ? Etc. Une autre question simple *a priori* finit par s'imposer à moi : Le Jeu pathologique ne serait-il pas un jeu (*play*) « pathologique » ?

Cette interrogation constitue un premier jalon pour mon travail. J'aimerais proposer le modèle du jeu (*play*) comme grille de lecture pour le Jeu pathologique ; une grille de compréhension de ce qui est en jeu ou au travail dans la problématique du Jeu pathologique, dans la spécificité du lien que le sujet semble entretenir avec les Jeux d'argent et de hasard.

Cette première hypothèse, somme toute classique, ne fait qu'amener et soutenir mes deux hypothèses suivantes qui me semblent plus novatrices et fructueuses pour une raison particulière : elle tente d'établir un modèle épistémologique pour la clinique du Jeu pathologique à partir d'une approche métapsychologique de l'expérience de hasard ; le hasard, cette dimension qui semble niée, manquante, négativée, dans ce que la clinique semble rendre compte, et qui pourtant, fait l'une sinon la particularité de ces Jeux d'argent et de hasard.

^{*} Avant toute chose on s'attachera à distinguer le Jeu *J* majuscule et le jeu *j* minuscule, afin de différencier le Jeu d'argent comme jeu réglé et quelque part contraint (*game*) du jeu spontané, créatif avec son potentiel (*play*) tel que l'entendait D. W. WINNICOTT (1971).

1. b) Le Jeu pathologique, une addiction aux Jeux d'argent et de hasard ?

Apparu officiellement dans le DSM-III en 1980, le terme de *Jeu pathologique* fait partie depuis 1987 des « Troubles du contrôle des impulsions non classés ailleurs » entre la *pyromanie* et la *trichotillomanie*. Il a pour caractéristiques essentielles « une impossibilité chronique et progressive de résister aux impulsions à jouer et un comportement de jeu qui compromet, bouleverse ou désorganise les objectifs personnels, familiaux ou professionnels. »¹ Mais c'est en 1995 avec le DSM-IV, que sa description reprend assez largement les critères de définition proposés pour la dépendance aux substances psychoactives : une préoccupation pour le Jeu ; les notions d'excès quantitatif et d'escalade ; l'équivalent d'un syndrome de sevrage lors de l'arrêt d'activité ; l'aspect auto-thérapeutique de ce comportement... et surtout que le sujet devient prisonnier d'une conduite malgré un désir conscient d'y mettre fin. Nous serions dans le champ particulier des *Toxicomanies sans toxique* et des *addictions comportementales*, comme le décrivait déjà O. Fenichel en 1945 : « Les mécanismes et symptômes des toxicomanies peuvent se présenter en dehors de l'emploi de toutes drogues, les complications toxiques entraînées par l'usage de ces drogues étant évidemment absentes. »²

Cependant penser le Jeu pathologique à partir du *modèle des addictions* ne va pas sans soulever des problèmes d'ordre théoriques et méthodologiques. Comme le dit B. Brusset :

« La problématique « multi-axiale et transdisciplinaire » des addictions est devenue un lieu de débats au cœur de la psychopathologie contemporaine avec des enjeux institutionnels importants [...] Mais on ne peut nier les différences entre les addictions, surtout si l'on y inclut, ce qui est très discutable, l'addiction au jeu, à l'autre, au sexe, aux achats inconsidérés, la kleptomanie, au travail, etc. La similitude sémiologique par quelque aspect descriptif n'est pas suffisante, mais l'éparpillement en fonction des présupposés théoriques et pratiques traditionnels ne l'est pas non plus. »³

Il semble exister un certain nombre de conjonctures cliniques dans lesquelles le *modèle des addictions* paraît être partiellement insuffisant. Concevoir le Jeu pathologique comme une addiction paraît des plus compliqués car même s'il emprunte certaines de ses caractéristiques, cela ne peut suffire à l'envisager indiscutablement de la sorte et amplement réducteur. Je ne pourrais pas répondre dans l'immédiat à cette question : « le Jeu pathologique, une addiction aux Jeux d'argent et de hasard ? », et ce n'est pas non plus l'enjeu de ce mémoire, mais il est important de pouvoir se la poser et de constater à quel point cette entité nous confronte aux limites du *modèle des addictions* faisant du Jeu pathologique, un concept-limite.

¹ DSM-III-R, p.364.

² FENICHEL O. (1945), p. 460.

³ BRUSSET B. (2004), p. 407.

2) PROBLÉMATISATION.

2. a) Repères.

Publié en 1928 comme préface aux grandes éditions de l'écrivain russe, *Dostoïevski et le parricide* propose une analyse de la personnalité du génial auteur que S. Freud considérait alors comme l'un des plus grands écrivains de tous les temps. Il ne s'agit pas d'un texte sur le Jeu, mais d'une étude de la personnalité de F.M. Dostoïevski lui-même et de sa passion pour le Jeu. S. Freud voit dans son épilepsie la manifestation d'une névrose hystérique sévère, névrose dont la pierre angulaire serait l'assassinat de son père alors qu'il était dans sa dix-huitième année. La réalisation fortuite du fantasme de parricide - cette « malheureuse rencontre » comme le dirait A. Green -, viendrait frapper l'auteur russe d'une culpabilité telle que seule une crise d'épilepsie à caractère auto-punitif peut expier : c'est ce que S. Freud appelle le *besoin de punition* d'un moi devenu masochique, idée qu'il introduit dès *Problème économique du masochisme* (1925). Le Jeu pour le Jeu. Telle était la passion pathologique de F. M. Dostoïevski : jouer pour perdre, jouer pour culpabiliser, jouer pour satisfaire/assouvir cette soif de punitions du moi masochique. Ce n'est qu'à cette condition qu'une levée de l'inhibition du travail d'écriture pouvait s'effectuer, lui ouvrant à nouveau la voie du succès. S. Freud fait donc de la culpabilité le résultat d'un désir inconscient de parricide prenant alors son paroxysme dans une épilepsie de type grand mal et dans sa passion pour le Jeu. Mais « Quel fragment d'une enfance longtemps enfouie surgit ainsi, se répétant dans la compulsion au Jeu ? »⁴ Il y apporte un élément de réponse en nous proposant une courte analyse d'un passage d'une autre œuvre, la nouvelle de S. Zweig intitulée *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*. S. Freud voit dans la passion du Jeu un équivalent beaucoup plus acceptable de l'ancienne compulsion à l'onanisme sous-tendu par le fantasme incarnant le vœu du garçon que sa propre mère l'initie à la vie sexuelle, afin de le sauver des dommages de l'activité masturbatrice. L'étude de la personnalité de l'auteur par S. Freud se dialectise donc autour du désir incestueux du garçon pour sa mère source de culpabilité, tout comme le désir d'évincer le rival, c'est à dire le père, seul rempart pour la réalisation de cet amour. La rencontre entre événement et fantasme induisant des effets de collusion, vient réactualiser cette position oedipienne non-résolue. Le seul moyen d'échapper à cette culpabilité réside dans un acte sadique contre soi. Dès lors S. Freud poursuit sa réflexion introduite en 1924 dans *Les Criminels par sentiment de culpabilité* : « Si paradoxal que cela puisse paraître, il me faut dire que le sentiment de culpabilité préexistait à la faute : ce n'est pas de celle-ci qu'il procéderait, mais au contraire la faute procéderait du sentiment de culpabilité. »⁵ Le sujet se rend coupable activement d'avoir tout perdu pour ne pas se sentir coupable passivement (Roussillon, 1999). F.M. Dostoïevski par sa praxie soulève des questionnements d'ordre narcissique à la fois dans le caractère masochique que prend le

⁴ FREUD S. (1928), p.176.

⁵ FREUD S. (1915-1916), p. 135.

besoin de punition mais aussi dans une défense paradoxale par retournement passif/actif (Roussillon, 1991). Derrière le masque de la névrose, le tableau clinique de F. M. Dostoïevski le joueur, laisserait-il entrevoir une souffrance de type identitaire-narcissique ?

Bien après S. Freud, dans la littérature nord-américaine qui fit longtemps autorité sur le sujet, le point de vue de R.R. Greenson⁶ selon lequel dans certain cas le Jeu pathologique prendrait valeur de garde fou contre l'invasion par une dépression sévère (*on the brink of a severe depression*) paraît tout à fait pertinent : le Jeu pathologique serait alors une manière de juguler par la compulsion ce qui tente de faire retour passivement, ces expériences de types agonistiques qui n'ont pu être historicisées parce que menaçant la subjectivité-même. À sa suite, I. Galdston⁷, se situant entre S. Freud et J. Piaget, pense que le joueur fait de la *Lady Luck* un substitut maternel seul détenteur des réponses aux interrogations qui tourmentent le sujet : « M'aimes-tu ? Es-tu fier de moi ? Suis-je l'enfant que tu espérais ? » Jouer devient-il alors, comme l'indique l'auteur, une manière de remplir un vide de réponses de l'environnement premier qui assiège le sujet, ce qui dans l'expérience n'a pu être éprouvé subjectivement ? Les conceptions de ces deux auteurs semblent en partie opposées : le premier pensant que ce comportement est défensif, et le second, au contraire, le concevant a priori plutôt de nature élaborative. C'est je l'avoue, une question à laquelle cette clinique n'a cessé de me confronter. C'est ce qui fait aussi du *Jeu pathologique*, une entité connexe aux addictions en ce sens qu'il révèle toute l'ambivalence de la compulsion de répétition.

2. b) Hypothèses de travail.

La dimension ludique de ces Jeux d'argent et de hasard ne fait aucun doute. Cependant chez celui qu'on appelle joueur pathologique, cette activité devient contrairement au *play* winnicottien, « contraint[e], stéréotypé[e], sans créativité véritable, enserré[e] dans de telles règles qu'[elle] n'offre aucun espace de liberté pour un véritable travail psychique, [elle] interprète immuablement la même scène, le même scénario. »⁸ On pourrait concevoir cette compulsion comme faisant partie d'un champ particulier qui serait celui des vicissitudes d'un jeu infantile (« un jeu de bébé qui aurait dégénéré » comme dirait C. Durozard) qui n'a pu se déployer *librement* laissant derrière lui quelque chose en souffrance*. R. Roussillon nous dit que « la contrainte de répétition pourra [...] être signifiée comme l'effet irréductible du désir et de la vie, comme le mouvement même de celle-ci qui pousse toujours à reprendre pour le poursuivre, le travail de symbolisation et d'appropriation de la part d'inconnu qui le constitue. »⁹ À partir de là, je propose de dégager une première hypothèse de travail en ces termes :

⁶ GREENSON R.R. (1947), « On gambling », *American Imago*, n° 4, pp.61-67.

⁷ GALDSTON I. (1951), «The Psychodynamics of the triad: Alcoholism, gambling, and superstition», *Mental Hygiene*, n° 35, pp.589-598.

⁸ ROUSSILLON R. (2004a), p.83.

* Comme on dit d'une lettre qui n'a pas atteint son destinataire qu'elle est « en souffrance ».

⁹ ROUSSILLON R. (2001), p. 68.

Première hypothèse :

Le Jeu pathologique comme manifestation symptomatique agie, empêcherait toute symbolisation par les voies représentatives des secteurs traumatiques de la psyché, pour en préserver son noyau organisateur. Mais conjointement et paradoxalement, un tel comportement recèlerait aussi un jeu « potentiel » en souffrance d'expression : il traduirait alors le travail de symbolisation primaire et d'appropriation subjective de la part d'inconnu qui menace la subjectivité-même.

Rien jusque-là dans ma réflexion, ne spécifie le Jeu pathologique des autres addictions. Cependant c'est à partir de cette première hypothèse que la suite va pouvoir prendre tout son sens.

Il semble exister une grande analogie entre le jeu (*play*) d'une part, et le hasard de l'autre. L'étymologie-même du mot hasard, qui vient de l'arabe *az-zahr*, signifie jeu de chance ou jeu de dès. Que vient figurer cette représentation-de-mot ? De quelle expérience du moi le hasard se fait-il la signification ? Et puis, quel est l'impact au niveau du moi d'une confrontation à l'expérience de hasard ? Je propose de problématiser le rapport dialectique entre *expérience de hasard* et re-mise en jeu psychique comme suit : bien plus que l'objet d'une re-mise en jeu, *l'expérience de hasard* (dans son acceptation la plus large) est cette re-mise en jeu psychique continue. L'imprévisible aux sources du ludique (D. Marcelli). Ainsi ce qui ferait l'une des particularités de la clinique du Jeu pathologique (c'est un parti pris parmi d'autre mais mon parti pris pour ce mémoire), c'est une surexposition à *l'expérience de hasard* ; en conséquence de quoi, le Casino incarnerait *l'ancre du hasard* : ce lieu où *l'expérience de hasard* se trouve démesurément décuplée et condensée. Une seconde hypothèse de travail pourrait se formuler ainsi :

Deuxième hypothèse :

***L'expérience de hasard, alors tolérée dans son indécidabilité, serait un mode de figuration du sentiment subjectif de liberté. Dans cette addiction aux Jeux d'argent et de hasard, la rencontre avec l'expérience de hasard pour le sujet, réactualiserait un « manque-de-liberté-à-être » face au travail du traumatique et à la rigidité des défenses.
L'expérience de hasard serait alors tout autant « l'expérience-à-symboliser » que « l'expérience-pour-symboliser ».***

Derrière cette hypothèse, je voudrais souligner une situation extrême à laquelle la subjectivité et le sentiment subjectif se trouvent soumis : la valeur intrinsèque de sa liberté. Derrière la contrainte à jouer à laquelle il se trouve assujéti, derrière cette contrainte qui prend toute la place, le joueur n'a cessé de m'interroger sur le caractère paradoxal de sa liberté, mais aussi sur ma propre marge de manœuvre lors de nos diverses face-a-faces. Afin de pouvoir penser ce paradoxe qu'est la liberté et les questions vertigineuses qu'il a pu susciter en moi, le concept de *fétichisme* (Freud, 1927) m'a semblé être tout à fait adéquat. La dernière hypothèse tentera de poser les jalons pour penser la liberté à partir de l'articulation dialectique du

fétichisme et du transitionnel, dans les fondements de l'activité psychique :

Troisième hypothèse :

Le Jeu pathologique semblerait être travaillé par un processus de fétichisation. Ce processus élirait un « objet » comme emblème-subjectif-de-liberté-d'être. Il tenterait pour sa part, de masquer la ou les failles de la transitionnalisation interne en suturant les déchirures survenues dans la trame de l'éprouvé premier de liberté d'être, pour que puisse se poursuivre le travail de symbolisation du rapport à l'expérience. Au delà d'une défense à caractère existentiel, le fétiche mettrait aussi en exergue un processus archaïque.

3) MÉTHODOLOGIE.

3. a) *Le Casino, corps et figure d'une Mère archaïque.*

Dans l'après-coup des entretiens de recherche clinique mais aussi suite aux multiples présentations de mes travaux au cours de l'année qui vient de s'écouler, il ne m'a pas semblé inutile de tenter de mettre en images, puis en mots, ce que cette clinique m'a fait imaginer, m'a fait me représenter, ces institutions du Jeu. Le Casino serait-il porteur d'une métaphore maternelle ? Un excursus par la mythologie grecque me semble nécessaire ici.

« Tu arriveras d'abord chez les Sirènes charmeuses, qui séduisent les hommes. L'impudent qui les approche ne voit plus jamais le jour du retour, car les Sirènes, couchées dans les prairies fleuries, les charment par leurs chants harmonieux ; mais autour d'elles s'amoncellent les cadavres de leurs victimes. »¹⁰ Telle Circé mettait en garde Ulysse alors prêt à quitter son île. Les Jeux d'argent et de hasard et plus particulièrement leurs abords, les Casinos, sont telles ces créatures hybrides mi-femme, mi-oiseau qui séduisent insidieusement les faibles n'y résistant pas pour les dévorer. Le Jeu « ça vide la tête et ça fait des zombies, des morts vivants », ça vous bouffe de l'intérieur, m'avouera et me fera penser Peter. Ces lieux mais aussi ce qui s'y passe, cet ensemble complexe du fond et de la forme, figurent quelque chose qui s'apparenterait à une Mère tentaculaire, incestueuse et cannibale, à une Mère captatrice qui prend tout et ne rend rien, tel un trou noir. Si le joueur s'y abandonne, ne résiste pas à cette *séduction narcissique* (Racamier, 1980 & 1992), se sera alors un abandon total à une Mère d'emprise. Fascination narcissique, promesse de toute-puissance et d'hubris. Mais aussi, aliénation virtuelle et menace de dissolution. Le joueur doit demeurer partie intégrante de l'entité en question au titre d'un organe vital. « Sans joueurs, il n'y aurait pas de Casinos. » Le joueur, quand il se « pathologise », se met au service du narcissisme de cette Mère comme dans une forme de contrat, afin de sauvegarder son propre narcissisme. C'est ainsi que P, Mafalda, Maurice et les autres, me feront fantasmer ces lieux et ce qui s'y passe. Quelque chose de fascinant et de dangereux. Je trouvais ainsi la confirmation qu'il était préférable pour moi de rencontrer ses joueurs dans un lieu neutre et non au sein des Casinos.

3. b) *Aspect institutionnel.*

Désireux de travailler pour la Note de Recherche sur un sujet d'actualité, je décidais de m'intéresser aux *nouvelles addictions* et plus particulièrement au phénomène Jeu pathologique. Ce champ de recherche défini, une première difficulté s'imposa à moi, celle de trouver un lieu approprié à mon travail. Sur la région lyonnaise il n'existe aucun lieu spécifique d'accueil et de soin pour une telle problématique, en tout cas identifié comme tel. Faisant part de cette difficulté à un enseignant de l'Université, on me proposa alors une alternative : créer

¹⁰ GUIRAND F. (1992), p. 145.

des entretiens de recherche clinique avec l'aimable participation de volontaires (des sujets en difficultés dans leur pratique de joueurs et en particulier de Casinos), et cela dans un lieu neutre, une association lyonnaise (Loi 1901) qui intervient dans le champ de la Santé Publique et ses objectifs étant définis par la Mission Interministérielle de Lutte contre les Dépendances et les Toxicomanies. Ce méta-cadre institutionnel de recherche s'inscrit donc dans le vaste domaine de la prévention des difficultés rencontrées par les adolescents, les jeunes adultes, les parents et les professionnels en matière de conduites à risques, et fait face à toute la complexité de la question de l'addiction - dialectiquement articulée ici au processus adolescent.

Au tout début de ma recherche, j'avais le sentiment d'être vécu au sein de cette association comme un objet bizarre et imposé. J'étais vite devenu pour tous « l'étudiant en psychologie travaillant sur le Jeu pathologique » tout en suscitant une grande curiosité quant à la nature de mes travaux. Par la suite de nombreuses questions s'imposèrent à moi : « Comment par exemple l'équipe se représentait-elle mon rôle dans l'institution, et comment pour moi, m'y faire une place ? » Ayant trouvé ce lieu me permettant de créer des entretiens de recherche clinique, j'en profitais pour signer une autre convention pour effectuer un stage au Point Écoute de cette même association en parallèle à ma recherche. Il avait été convenu avec le directeur de l'institution, que je mènerais les entretiens de recherche clinique seul alors qu'aux entretiens du Point Écoute, j'avais une position d'observateur, position passive et « non-participante ». Il faut ajouter que les psychologues de l'association me proposèrent aussi bien des temps de supervision pour les entretiens du Point Écoute que pour mes entretiens de recherche clinique. Cette demande de stage résultait alors d'un souci personnel d'être bien identifié, ou plutôt, mieux identifié au sein de l'institution, d'y « trouver/créer » ma place (Winnicott, 1971) [avec toutes les difficultés et les paradoxes que cela comporte], en étant par ailleurs stagiaire psycho au Point Écoute et non plus exclusivement cet étudiant chercheur. Il me semblait aussi plus qu'indispensable sur le moment, de m'instituer dans mes futures relations avec mes volontaires. C'est ainsi que ma recherche s'initia dans une position qui relevait d'un *entre-deux* et qui n'est pas sans rappeler la problématique adolescente que l'institution est amenée à rencontrer quotidiennement - l'adolescent se situant entre l'enfant qu'il doit laisser et l'adulte qu'il doit devenir, et qui le cas échéant peut se muer en un véritable paradoxe indépassable et aliénant.

Simultanément, je devais me confronter à une autre difficulté, celle du recrutement des volontaires. C'est au hasard de mes recherches de lieux de stage, que je vins à rencontrer mes deux et uniques volontaires pour ma Note de recherche, en l'occurrence Mafalda et Peter. Ce que je ressentis alors à certains moments, c'était une forme de précarité dans mon travail. Comme si sans volontaires, il ne pouvait plus y avoir de recherche. Je pourrais dire qu'il y avait

une sorte de contrat officieusement établi entre moi et mes tous premiers volontaires. Cette forme de dépendance vitale de ma position de chercheur à leur égard, devait être alors pensée en lien avec la problématique du Jeu pathologique. Ph. Jeammet (2000) souligne à quel point l'équilibre identitaire-narcissique de certains sujets est largement dépendant de la réalité extérieure, et on sait également qu'en réponse à cela, « soumettre en miroir l'objet dont on est narcissiquement dépendant à une dépendance semblable à l'égard de soi »¹¹ devient un recours défensif de sauvegarde du moi. Après-coup, je dirais que ce contrat de dépendance narcissique qui venait se réactualiser dans *l'ici et le maintenant* des entretiens, venait retravailler tout en questionnant quelque chose de ma position dans l'entretien, entre le clinicien et le chercheur que je devais m'efforcer d'être, mais aussi ma position au sein même de l'institution, entre stagiaire psycho au Point Écoute et étudiant chercheur sur le Jeu pathologique.

3. c) Recrutement des volontaires et la place de "l'Autre-supposé-savoir".

Pour cette année de recherche, j'ai fondé une méthodologie me permettant de recruter des volontaires, méthodologie qui n'existait pas l'année précédente. Ainsi des joueurs me furent indiqués par une seconde association en contre partie de quoi j'ai du participer à quelques journées de formation d'employés de Jeu. C'est une toute jeune association qui travaille actuellement sur trois grand axes : formation du personnel des établissements de Jeu à la question du Jeu pathologique comme nous l'avons déjà introduit ; pôle d'information/prévention, afin d'apporter des ressources spécialisées à la clientèle de ces Casinos concernée par le Jeu pathologique ; et enfin, orientation des joueurs en réelles difficultés vers une assistance thérapeutique ou autre, orientation adaptée aux difficultés rencontrées et au degré de motivation à cesser le Jeu. Il faut souligner que cette association de par sa relative médiatisation (en tout cas régionale), est amenée à entrer en contact avec des joueurs en souffrance bien qu'elle ne propose pas directement de prise en charge. Cette seconde association m'est apparue alors comme interlocuteur privilégié pour fonder une méthodologie stable et constante dans ma recherche de volontaires.

Témoigner de leur praxie ludique actuelle ou passée et de leur expérience avec les Jeux de hasard et d'argent auprès d'un étudiant chercheur en psychologie, tels ont été les enjeux explicités par cette seconde association pour solliciter le volontariat. C'est un énoncé qui me positionnait *a priori*, de par ma position de chercheur, comme un expert potentiel sur le Jeu pathologique détenteur d'un savoir-tout-puissant, voire plus encore, comme un Autre-supposé-savoir : R. Tostain dans sa relecture de *Dostoïevski et le parricide* (Freud, 1928), propose que « le jeu va naître de ce rapport du joueur au savoir [...] Autre-supposé-savoir auquel il peut se fier, se confier, tout comme le faisaient les Anciens quand ils lisaient dans le ciel l'heure de la

¹¹ JEAMMET Ph. (2000), p. 99.

bataille à livrer. »¹² Je devais être un objet tout autant attracteur/séducteur qu'étrangement inquiétant.

Alors que la demande émanait de moi par cet intermédiaire et non pas du sujet lui-même, que venait-il chercher en acceptant cette position de volontaire ? Son acte était-il totalement gratuit ou alors infléchi par la nécessité de m'exhiber le fondement phallique de son être-joueur ? Ce sont quelques interrogations qu'il me semblait important d'avoir à l'esprit afin de dégager certains enjeux qui dans *l'ici-et-le-maintenant* de ces rencontres m'étaient difficiles à appréhender. Mais il est certain que les effets de séduction d'une telle position ont largement participé aux modalités d'entrée en lien.

En introduction de ces rencontres, je me présentais aux volontaires comme « étudiant chercheur en psychologie » effectuant un travail de recherche sur « les conduites excessives vis-à-vis des Jeux d'argent et de hasard » et j'indiquais de manière simplifiée la nature du travail que je souhaitais leur proposer en termes de témoignage sous couvert de leur anonymat. Puis je les invitais à se voir quatre à cinq fois de manière espacée dans le temps tout en privilégiant une certaine rythmicité (une continuité dans le temps), sous la forme d'entretiens d'une durée approximative de trois quarts d'heure au cours desquels nous tenterions de retracer ensemble leur parcours de joueur en difficulté. Je tenais également à leur préciser que je n'étais pas là pour leur apporter ni des conseils ni des solutions mais qu'ensemble nous pourrions engager une certaine forme de réflexion sur les enjeux d'une telle conduite, de leur conduite. Préciser que « ces entretiens n'avaient donc ni objectif thérapeutique, ni objectif diagnostique mais visait bien dans un premier lieu à l'accroissement de connaissances » dans le domaine considéré, me paraissait être le garant de mon dispositif de recherche, mais plus essentiellement encore de mon intégrité de chercheur clinicien. Il me semblait qu'il fallait respecter une certaine distance avec les volontaires en s'abstenant de donner des conseils, le risque étant de reproduire quelque chose de l'ordre d'une dépendance à leur égard comme cette relation d'addiction qu'eux-même semblent entretenir avec les Jeux d'argent et de hasard.

Chaque entretien était suivi d'une prise de notes la plus exhaustive possible, puis quelques temps plus tard, de l'élaboration et de la rédaction dans l'après-coup et la distanciation d'un cas clinique faisant office de *corpus* pour cette recherche en respectant trois axes principaux :

- ♦ *Une première dimension, phénoménologique, concernant l'histoire du symptôme ainsi que la relation que le sujet entretient avec le Jeu, et quel est aussi le Jeu d'argent et de hasard concerné.*
- ♦ *Une seconde dimension, anamnétique, concernant l'histoire propre du sujet dans la limite des informations qui m'ont été communiquées.*
- ♦ *Une dernière dimension concernant ma relation au volontaire ainsi que mes éprouvés et affects, impressions brutes, images, sentiments diffus et ce que me fait vivre le sujet au décours de ces*

¹² TOSTAIN R. (1967), p. 122.

entretiens, mais aussi le dispositif, ses effets et mon propre positionnement dans cette relation.

C'était avec une certaine directivité que je tentais de faire préciser la nature de leur praxie ludique, le contexte historique et familial dans lequel elle s'insère et les effets qu'elle produit sur la vie quotidienne. J'avais le sentiment que cette attitude directive, était essentielle pour mettre en confiance, soutenir en les étayant, rassurer, ces personnes véritablement blessées dans leur narcissisme par le caractère énigmatique de ce qui les poussait à jouer.

Je tiens à préciser qu'aucune note n'était prise au cours des entretiens, bien que la tentation fut grande tant le matériel apporté était riche. Je voulais être le plus disponible possible dans mon écoute, dans leur écoute, et le leur montrer. Peter, « fana de la prise de notes », s'étonna du fait que je n'en prenne pas ou que je n'enregistre pas la séance. Il était très « inquiet que certaines choses m'échappent. » Mais je tenais à respecter mon choix de départ, et par là, lui montrer qu'un lâcher-prise n'était pas forcément risqué.

3. d) Ma position « d'expert potentiel », un objet de relation ?

Je voudrais revenir sur cette position d'expert potentiel sur le Jeu pathologique qui me permettait aussi d'introduire chacune des rencontres avec mes volontaires. Elle ne constituait pas une alternative à la position clinique mais un plus avec ses avantages et ses inconvénients.

A posteriori, c'était un objet qui permettait de nous mettre en relation et de contenir l'expérience de la rencontre. On pourrait concevoir cette position d'expert potentiel comme une forme *d'objet de relation* (Guérin, 1992) qui ne porte pas en lui-même un sens, mais qui permet de mettre en place une relation qui produira un sens « potentiel » ; un objet qui va catalyser une rencontre, et avec elle, la potentialité d'une re-mise en jeu psychique ; un objet qui pourra réintroduire du jeu (*play*) là où il était en souffrance. Un *objet de relation* comme un moyen de se rencontrer, de faire connaissance. Ainsi ce qui était dit n'était pas fortuit. Ce qui m'était dit avait une valeur bien particulière au moment même où c'était dit. L'essentiel des éléments subjectifs m'était alors livré.

Une telle position comporte cependant un risque. Le risque de sa fétichisation dans sa dimension phallique et de toute-puissance du savoir (parfois amalgamé à un savoir-tout-soignant), qui aurait alors sidérées toutes potentialités de la rencontre et cela au détriment d'un positionnement clinique. Un des risques associés fut aussi d'alimenter ce qu'on pourrait appeler le travail de l'anonymat, qui tente de dissimuler le sujet en souffrance dans son rapport à lui-même derrière la fonction identifiante de l'être-joueur.

Ainsi, au delà du simple témoignage-en-mots que je leur proposais et qu'ils acceptaient, autre chose tendait à s'exprimer et à se répéter dans ces rencontres. Ces

témoignages prirent rapidement la forme de discours fleuves chez Peter, Mafalda mais aussi Maurice. L'exercice de prise de notes après chaque entretien me renvoya alors à plusieurs difficultés. Il était devenu nécessaire pour moi de retranscrire aussi le plus précisément possible ce qui avait été dit dans l'entretien comme s'il me fallait décharger ce trop plein excitant d'informations accumulées durant ces trois-quart d'heures. C'était aussi un trop plein qui venait mettre en tension ma position de chercheur et qui me confrontais à cette peur de perdre à tout moment l'essentiel de ce qui m'était dit. Et puis, à d'autres moments, je me suis senti totalement défaillant dans mes retranscriptions à ne plus savoir quoi écrire, quoi dire de pertinent sur ce qui c'était passé. J'étais figé, sidéré dans ma pensée par ce que l'autre venait de me faire vivre intensément. C'est par exemple avec Mafalda, ce profond ennui et cette terrible impuissance qui dans l'après-coup me culpabilisaient beaucoup, ou alors, ce flot logorrhéique de paroles de Peter me vidant la tête jusqu'aux maux. Cette défaillance me faisait vivre quelque chose d'une difficulté dans mon sentiment d'être, dans mon intégrité de chercheur. Au delà des mots et du manifeste de ceux-ci, il y avait un quelque chose qui ne cessait de me contaminer. Ce quelque chose, on pourrait le qualifier de témoignage-en-affects. Affects qui m'envahissaient jusqu'à ne plus savoir ce qui venait de moi où de l'autre et qui faisaient obstruction au fait de retenir ce qu'ils tentaient de me dire de leur vie psychique.

Pourquoi avais-je alors besoin de retourner impérieusement à cette maîtrise par une prise de notes exhaustive ? Qu'est-ce qui du fonctionnement de ces sujets, venait se réactualiser dans l'ici-et-le-maintenant de ces entretiens et qui me mettait à mal dans mon sentiment d'intégrité ? C'est quelque chose que D. Quelin-Souligoux (2003) décrit très bien à propos des groupes d'enfants : « on se raccroche alors au connu organisé pour se défendre de l'inconnu de la situation nouvelle proposée et aussi de la présence [du chercheur clinicien] vécue comme séductrice et/ou intrusive. »¹³ Par la suite, je compris que je tenais peut-être là un des enjeux spécifiques à cette clinique du Jeu pathologique : l'imprévisible et l'inconnu, pouvant virtuellement advenir, seraient une menace.

3. e) Le volontariat, ou « accepter l'invitation à jouer ensemble ».

Aussi, j'avais le sentiment qu'avec la récurrence de ces discours fleuves, Peter, Mafalda et Maurice, tentaient de me mettre à distance comme pour se protéger d'une mise en relation qui aurait pu être dangereuse, comme s'il se jouait avec moi une rencontre impossible. J'avais le sentiment qu'il m'était quasiment impossible de me rendre présent dans la rencontre. J'avais l'impression d'être exclu, absent, manquant. Réponse sans doute à ma position jusque-là trop affirmée de chercheur, trop éloignée d'eux pouvant être ressentie comme persécutrice, séductrice et excitante. Et puis simultanément, dans une sorte de va-et-vient, je

¹³ QUELIN-SOULIGOUX D. (2003), p. 162.

choisissais d'aller à leur rencontre. J'acceptais de jouer ce rôle de l'expert potentiel. Je devais être capable d'entrer avec eux dans une forme de jeu en répondant à leurs sollicitations par des commentaires, des acquiescements ou des regards, pour leur montrer que je les avais bien entendus, bien reconnus dans leur souffrance.

« Être *présent* est un des fondements de la rencontre, la rencontre joue un rôle constituant et participe à l'élaboration d'une histoire. Elle introduit les dimensions de la reconnaissance et de la validation réciproque. »¹⁴

Avec le recul, j'étais là, prêt à participer, à redonner ce qui m'était remis. Je me rendais disponible, présent de par mes réponses, et d'une certaine manière utilisable/manipulable pour qu'une forme d'illusion winnicottienne puissent se déployer. C'était comme si les volontaires expérimentaient cet espace dans ses qualités sécurisantes et de contenance. Ce n'est qu'avec le temps qu'un lâcher-prise pouvait s'amorcer et ouvrir un terrain de jeu. Dès lors l'étonnement et la surprise, l'inattendu et l'imprévu, pouvaient faire leur apparition. C'est dans ces conditions que Peter jusqu'alors très réservé sur son histoire, me fera des confidences intimes : il me parlera de ses regrets, de ses difficultés à faire du « relationnel » provoquant en moi comme une profonde tristesse m'amenant pratiquement aux larmes ; et puis, à un autre moment de nos entretiens, me parlant une fois de plus de sa difficulté à aller vers les autres, je fus captivé par des gestes étranges de sa part ne faisant plus attention au contenu de son discours. C'était comme s'il se cachait le visage ou plutôt les yeux avec ses mains de manière répétée, comme s'il se cachait de moi. Cette gestuelle qui n'avaient rien de discret, et son burlesque, provoqua en moi deux amorces de fou rire. Déstabilisé, je décidai de me réprimer intérieurement face à ce qui menaçait de me déborder. Cette séquence met en exergue cette entrée en relation. C'était comme s'il y avait eu à certains moments l'expression d'un jeu « potentiel »¹⁵. Mais un jeu recelant aussi en son sein un véritable risque, celui d'un débordement désorganisateur. Alors le jeu dans ce qu'il possède de « potentiel », se fige, se gèle, se « pathologise ». Il se sexualise, dans ce rapport entre exhibitionnisme du joueur et voyeurisme du chercheur. Ma position d'expert potentiel risquait à tout moment de se fétichiser. Ce fut une des difficultés à laquelle mon écoute clinique fut confrontée mais qui devint, grâce au cheminement que j'ai tenté d'esquisser précédemment, un outil pour ma réflexion.

3. f) Enfin...

Tout cadre, toute méthodologie possèdent leurs singularités et leurs limites. Je voudrais toutefois insister sur les difficultés que présentent les conditions de ces rencontres et

¹⁴ GRIGUER J.-L. (1998). Souligné par moi.

¹⁵ Terme emprunté à R. Roussillon. L'idée d'un jeu « potentiel » correspond à une conception dans laquelle le comportement contient un « message » méconnu, concernant une expérience subjective de type traumatique qui cherche à se faire reconnaître tout autant qu'elle est méconnue.

l'impact que cela a pu avoir sur mon matériel clinique. Le nombre d'entretiens limité, parfois entrecoupés d'absentéisme, ne me permit pas d'avoir une vue d'ensemble sur l'histoire du sujet. C'est toute une partie clinique qui sera manquante, absente, mais qui m'a permis à partir d'elle, de saisir certains enjeux en lien avec ma problématique. Je voudrais souligner que l'une des autres difficultés que j'ai rencontrées et limitant le développement de mon travail, tient au nombre également restreint de volontaires vus. C'est un aspect de ma recherche sur lequel je ne pus avoir de main-mise et qui n'est peut-être pas étranger aux enjeux en lien avec la question du Jeu pathologique : tenter de maîtriser ce qui est par nature non-maîtrisable, le hasard.

4) CLINIQUE.

Les cliniques que je vais présenter dans ce qui va suivre, constituent le point d'encrage de mes réflexions pour cette recherche. Le caractère énigmatique de ce que j'avais pu vivre dans ces différentes rencontres, ne cessait de me questionner. Je vais tenter de donner une certaine vue d'ensemble des éléments subjectifs qui m'ont été remis, ponctuée de moments cliniques qui m'ont semblés particulièrement signifiants, en rapport avec la problématique du *Jeu pathologique*.

4. a) Peter « l'Homme polycrate »¹⁶.

Peter est un homme d'une quarantaine d'années. Impressionnant de par sa taille et sa voix de basse, il me donnera l'impression d'un homme d'affaire. En réalité Peter est sans emploi depuis plus d'un an. C'est une décision qu'il a prise lui-même afin de pouvoir se consacrer pleinement à son projet. Son projet qu'il considère comme son bébé, est de prévenir les risques que peut occasionner une pratique de joueur et de venir en aide aux personnes qu'il appelle « joueurs excessifs ». C'est « sa nouvelle passion ». Ses activités professionnelles ont toujours eu un rapport direct avec l'univers des *Jeux d'argent et de hasard* : débutant comme journaliste pour divers quotidiens, il consacrait la majorité de ses articles aux courses de chevaux et aux Casinos... Dernièrement, il a travaillé dans un Casino en tant que communicant.

► Le rituel des entretiens.

Toujours mal à l'aise en début d'entretien (mais ceci était réciproque tant Peter est dans une certaine mesure dérangeant, parfois oppressant par sa seule présence) et toujours en retard, il introduit pratiquement toutes nos rencontres en me donnant les dernières actualités de son projet dans un discours fleuve. C'est un rituel qu'il lâche difficilement. Et je dirais même plus, c'est devenu pour lui un nécessité que d'initier nos retrouvailles par un sujet qu'il maîtrise parfaitement. Chaque fin d'entretien est également marquée par ce rituel, sorte de préambule à notre séparation. Il est dans ces conditions, très difficile de mettre fin à nos entretiens, le lâcher-prise semble risqué. Après ce rituel d'introduction, Peter me décortique en détails tous les rouages, fonctionnement et opérations des Jeux d'argent et de hasard - autre sujet qu'il maîtrise parfaitement. Je le ressens comme une véritable initiation à son univers. J'ai l'impression aussi qu'il lui faut m'exhiber toute l'importance de son être-joueur. Lorsque nous venons à développer quelques éléments de son histoire, il en revient toujours et encore au Jeu et surtout aux joueurs dans un évitement qui me paraît flagrant. Son flot logorrhéique de paroles m'épuisera physiquement et psychologiquement à l'issue de certains entretiens, comme vampirisé.

¹⁶ Polycrate, tyran de Samos, est un personnage à la fois historique et mythologique qui prend l'allure légendaire du souverain riche et puissant à qui tout réussit, mais auquel, comme Crésus, la destinée réserve un sort bien malheureux. Son impétueuse chance et sa démesure mécontenteront les dieux et provoqueront leur courroux figuré par la Némésis (véritable figuration d'une imago maternelle archaïque impitoyable), et cela malgré ses sacrifices. Le destin de ce personnage n'a cessé de me le faire associer à certains enjeux de la vie psychiques

► **Peter et les Jeux.**

Le père de Peter avait deux grandes passions : la chasse, pour laquelle Peter n'éprouvait guère d'intérêt, et les courses de chevaux, mais cela ennuyait cruellement Peter lorsqu'il était enfant. À la relecture de nos compte-rendus d'entretiens, Peter me théoriserait la naissance de sa passion de deux façons différentes. Pour la première de ses théories qu'il me racontera d'emblée, un des chevaux de son père gagna le prix qu'il concourait. Une forme de fascination pour le Jeu naquît en Peter. La seconde anecdote, qu'il a jusqu'alors oubliée et qui est pour lui le véritable point de départ de son intérêt pour le Jeu, est un peu plus complexe. Toujours à cette époque où son père emmenait sa famille aux hippodromes, ce dernier le chargea dorénavant d'aller miser l'argent à sa place. Au fur et à mesure des paris, Peter prit la décision de garder l'argent puisque finalement son père ne gagnait quasiment jamais - « il n'a jamais eu la même chance que moi au Jeu. » Et lorsqu'il lui arrivait d'avoir misé correctement sur un cheval ou deux, Peter payait les gains avec l'argent paternel détourné. À ce moment là il s'en voulut de ne pas l'avoir fait plus tôt. Mais un jour, voilà que son père gagne une très grosse somme. C'est précisément là que Peter commence à jouer pour pouvoir rembourser son père. Mais il ne me dit pas s'il dut alors dévoiler son stratagème. Sur le moment, son récit me séduit beaucoup. Mais à la prise de notes après l'entretien, son explication m'apparut invraisemblable et étrange de par sa faisabilité. Il ajoute par ailleurs qu'il ne considère pas son père comme un vrai joueur, ce n'était qu'un loisir pour lui. »

D'abord turfiste, il aime cette relation si particulière que l'on peut entretenir avec les chevaux, voir « comment on fabrique un champion » et « pouvoir en maîtriser toutes les étapes. » Il me dit que voir son cheval gagner « c'est comme voir son propre fils gagner les J.O., ...émotionnellement parlant », et me dit aussi bizarrement sous forme d'une généralité, que « le joueur considère le cheval comme un père compréhensif qui ne parle pas. » Les hippodromes ont toujours été pour lui un milieu d'hommes et d'amitiés où de belles histoires peuvent se créer. Il en arrive au Casino, et plus particulièrement à la roulette, par hasard lors d'une sortie entre amis (tous joueurs). C'est la révélation. « Tout y est décuplé, accéléré par rapport au turf. J'ai très vite abandonné les courses pour le Casino. Dans cet univers l'argent et les sensations sont disproportionnés, démesurés. » Pour Peter « le jeu c'est un condensé de vie. » Au début, il jouait pour gagner de l'argent mais aussi pour flamber, « consommer de l'argent. » Ses premières années de joueur de roulette semblaient être marquées par « la chance » où rien ne pouvait le faire perdre, en tout cas c'est de cette manière qu'il me les décrit. Plus tard il me dit que quand il lui arrivait de perdre, c'est là que ça devenait le plus palpitant pour lui, suscitant en moi une grande curiosité. Il devait « se refaire à tout prix. » C'est-à-dire récupérer ce qu'il avait perdu et ne plus être débiteur. Il devait mener pour cela « un combat en corps à corps » dont il devait sortir vainqueur. Il y parvenait à chaque fois me dit-il. Et puis les pertes prirent le pas sur

les gains. Il lui est alors de plus en plus difficile de « se refaire » mais jouer est devenu plus fort que tout. Il me parle alors de « cette chose à l'intérieur de lui qui le poussait à jouer et à rejouer. » Aussi « le lendemain matin, quand la veille on a tout perdu, c'est très dur comme une gueule de bois et plus que de la culpabilité, c'est de la rage d'avoir tout perdu. » Il décide de se sevrer du Jeu, quand il s'aperçoit que les choses commencent à lui échapper - lui qui prône haut et fort sa liberté et son indépendance - et qu'il commençait à magouiller, à commettre des petits délits. Il prend conscience des risques qu'il encoure. Aujourd'hui, Peter me dit qu'il est « sorti vainqueur du Jeu » (son adage préféré), vainqueur de cette lutte impitoyable qu'il avait engagé. Mais parfois il lui arrive de penser « qu'il (le Jeu) a été plus fort que moi » et cela lui est comme « insupportable ».

► **Quelques éléments de son histoire.**

Pour ses parents « c'était le boulot d'abord. » « Ils ont peu participé à mon éducation et à celle de ma sœur cadette. » Il me dira avec un sérieux que je trouvais alors très inquiétant, que lui comme cette sœur ne semblaient pas avoir droit au bonheur. Ses parents ne lui auraient jamais interdit quoi que soit. Il y avait une absence de limites me dit-il, « comme livré à moi-même. » Sa mère, dont il me parlera peu, m'est présentée comme une personne inconsistante et peu capable d'affection. « C'est une femme effacée... et qui s'y complait, rajoute-t-il avec un certain dépit. Une femme à qui tout passe au dessus de la tête. » En fait Peter a deux sœurs qui sont plus jeunes que lui. La première d'un an sa cadette, qu'il ne voit pratiquement plus, m'est présentée comme bizarre de par ses comportements. « Elle vit dans son monde et est dépressive. Elle a fait une T.S. à 14 ans. » Ailleurs il ajoutera, « elle a beaucoup d'énergie vive comme moi qu'il faut canaliser. » Je le trouve très inquiétant quand je lui demande de me parler de sa sœur cadette. Très vite, il change de sujet et en revient au Jeu. Je vais apprendre plus tard que cette même sœur a fait une bouffée délirante à l'adolescence et a été « hospitalisée en psychiatrie pour un diagnostic de schizophrénie. » La benjamine qui a dix ans de moins que lui, a eu une éducation beaucoup plus impliquée de la part ses parents. Enfant, Peter me dira qu'il était très solitaire. Il y a comme « deux personnes en lui » : celui « sage comme une image » qui faisait ce qu'on lui demandait, et, celui qui en cachette faisait beaucoup de « conneries ».

Marié à Las Vegas entre « deux partie de roulette » et jeune papa à 22 ans, il divorcera il y a un peu plus d'une dizaine d'années. Son absence totale de la vie de famille pour le Casino et des dettes de Jeu devenues conséquentes, ont précipité la fin de leur union. Peter redoute la routine. En parenthèses, Peter ne cesse de me répéter qu'il ne tolère pas l'ennui, ni chez lui ni chez les autres. Et puis de toute façon, « il n'a pas de temps pour s'ennuyer. » Cette séparation, qu'il a provoquée, s'est faite sans conflits apparents car Peter ne peut les gérer n'étant ni diplomate ni patient ; il a plutôt tendance à les fuir, à sortir avec des copains... au

Casino. J'apprends que Peter peut être très violent et en particulier avec ses compagnes. Il me raconte leurs rencontres, leur immaturité, leur manque d'expérience à l'époque. Leur relation finit par « s'user, se consumer. » De cette époque, il éprouve beaucoup de regrets. Aujourd'hui avec son ex-femme, qui a refait sa vie, il n'a plus aucune relation. Par contre il reste très proche de sa fille âgée d'une vingtaine d'années. Il me dit à quel point il éprouve des difficultés « à être père » et quand je lui demande quelles sont ces difficultés, il me précise qu'à un moment donné il était persuadé « qu'ils s'aimaient réciproquement... comme des amants. J'ai du la recadrer. » C'est une des confidences de Peter qui sur le coup me mettra mal à l'aise, à ne plus savoir quoi dire. Depuis, Peter vit en concubinage avec une femme de seize ans de moins que lui que des amis joueurs lui ont présentée. Le début de leur relation coïncide avec les premières difficultés dans son mariage.

► **Commentaires cliniques :**

Peter me décrit ses premières années de joueur de roulette sous la garde d'une providence particulièrement impétueuse. C'était comme si rien ne pouvait le faire perdre. Peter semble frappé d'un statut d'exception. Ce statut, il lui faut me le montrer, me le faire partager, me l'exhiber, pour que je puisse lui confirmer son triomphe sur le Jeu et l'être d'exception qu'il était. Cette forme de scénario redondant, cette pensée qu'il m'offrait, me semblait masquer ou plutôt faire écran à un tout autre scénario, insupportable celui-ci : « il (le Jeu) a été plus fort que moi », le Jeu m'a terrassé, il m'a annihilé. Il y avait aussi dans ces premières années, comme la nostalgie d'une Mère chance protectrice, d'un passé idéalisé. Puis cette Mère semblait s'être révoltée provoquant en lui une rage intense. Le Jeu devenait une Mère avide qui prenait tout et ne rendait plus rien, une Mère insondable et sans fond comme déprimée. Il devait alors lutter, engager un combat pour lui soutirer un minimum de substances vitales. Elle est un peu comme cette mère qu'il me décrira, une femme sur qui tout semble glisser. Peter m'épuisera physiquement et psychologiquement à l'issue de certains entretiens, un peu à son image lorsqu'il sortait du Casino, comme s'il avait engagé avec moi aussi une sorte de « corps à corps ». La figure paternelle semble idéalisée chez Peter, comme un rempart à cette imago maternelle terrifiante. Mais elle est aussi une figure avec laquelle il semble bien difficile de rivaliser. Peter n'arrive pas à être un père avec sa fille. La confusion des générations est toujours présente, sous-tendue par une confusion moi/non-moi.

4. b) Mafalda¹⁷.

Femme célibataire et sans enfants d'une quarantaine d'année, Mafalda n'est pas

¹⁷ Ici, je fais référence au personnage de B.D espagnole créé par Quino en 1962 : Mafalda est une petite fillette potelée et brune de cinq ans aux pensées philosophiques, analysant le monde qui l'entoure ; elle ne cesse de poser des questions totalement loufoques et des plus déconcertantes aux adultes qui l'entourent.

très grande et plutôt ronde. Infirmière de formation, elle travaille aujourd'hui en tant que représentante à domicile d'une marque de produits pour les problèmes d'incontinence. C'est un métier qu'elle ne pourrait jamais quitter car « il lui rapporte beaucoup d'argent. » En contrepartie elle est toujours en déplacement ce qui l'amène à passer hebdomadairement des nuits à l'hôtel. Sa mère, veuve depuis que Mafalda a dix ans, vit toujours dans le Sud de la France - région d'origine de la famille - et reste, malgré la distance, encore très présente dans sa vie par des appels téléphoniques très fréquents. Récemment un autre deuil est venu toucher la famille, celui d'Ange, frère cadet de Mafalda.

► **L'ambiance des entretiens.**

Ce qui est assez caractéristique dans nos entretiens avec Mafalda, c'est cette atmosphère lourde et empreinte de souffrance qui va me contaminer à plusieurs reprises. Prostrée, recroquevillée sur elle-même, assise sur le bord de son fauteuil comme meurtrie, chaque mot prononcé semble porter un poids douloureux. C'est les yeux remplis de larmes que Mafalda aborde son histoire, sans trop de difficultés je dois dire, histoire ponctuée d'événements tragiques qui portent à son paroxysme cette impression de douleur. Face à cela, une première image me vient, celle d'une « petite fille que l'on aurait battue. » J'ai aussi l'impression « qu'elle me vide son sac » et que son discours est pré-formaté : j'ai le sentiment que Mafalda s'épanche sur moi sans que je puisse l'aider - car c'est aussi ce qu'elle me fait vivre : une envie impérieuse de la sortir de cette détresse -, et que les propos relatés me semblent à proprement parler insignifiants comme si « elle me dit ce que je veux entendre. » Sans vouloir la contredire, cette exagération, ce sur-jeu de l'affect de douleur me rend aussi insensible voire totalement indifférent ce qui est très culpabilisant après-coup. Impuissance et insignifiance ont fait également leur apparition dans cet après-coup par la lourdeur et la *vide abondance* de ce que Mafalda peut m'apporter.

► **Mafalda et la Machine.**

Mafalda ne joue qu'aux machines-à-sous, se situant plus dans le registre de l'intimité et de la solitude, solitude qui semble être une des composantes essentielles de sa vie et qui parfois « la fait souffrir. » Elle me dit qu'elle joue depuis environ six ans. La première fois qu'elle est allée au Casino, c'était lors d'une sortie avec des cousins qui la considèrent comme une grande sœur. À cette occasion elle gagna une grosse somme d'argent ; et puis, quelques jours plus tard elle y retourna seule et gagna encore. Jamais, me dit-elle, elle n'aurait eu l'idée d'aller au Casino de son plein gré, me laissant entendre que tout ceci n'est que contingence. Mafalda poursuit en me disant qu'au début elle jouait pour gagner de l'argent. Aujourd'hui jouer devient « un véritable enfer », car elle se ruine et ne peut pas faire autrement, provoquant de ce fait un « intense et douloureux sentiment de culpabilité. » Elle dit que c'est une « pulsion » plus

forte qu'elle qui la pousse à jouer. « Elle ne pense qu'à jouer dans ces moments là. » Quand elle joue, elle perd totalement la notion du temps et celle de la valeur de l'argent, ce qui l'a amenée plus d'une fois à rester jusqu'à la fermeture de l'établissement. Selon elle, elle se met volontairement en échec ce qui me surprend. De par son travail, elle a pratiquement « écumé tous les casinos de la région et de ses alentours. » Au début elle n'hésitait pas à mentir à ses proches, allant jouer après avoir passé la soirée avec eux, et il lui arrivait même de demander à des proches, ou à des moins proches, de lui prêter de l'argent par mandat poste prétextant qu'on lui avait volé son sac à main lorsqu'elle avait tout perdu. Actuellement, tous ses amis les plus proches sont au courant, de même que sa mère. À travers ces différents exposés, je ressens quelque chose qui me pousse malgré moi à vouloir l'aider, la soigner ce qui sera rapidement suivi d'un sentiment d'une totale impuissance à le faire. « Elle me met dans une position d'échec. »

Face à ce comportement, qui a pour elle un caractère « irrationnel », elle a fait une demande de curatelle et s'est fait interdire de Casino ce qui pourtant ne l'empêche pas d'y retourner. À ce sujet elle me raconte une anecdote : un jour sa culpabilité fut telle qu'après avoir dilapidé tout son argent, Mafalda alla voir les physionomistes à l'entrée du Casino pour leur rappeler qu'elle y était interdite. Elle a été amenée à changer de curateur : la première personne, une femme, qui s'occupait de ses finances la prenait pour « une malade mentale. » Actuellement, c'est un homme qui se charge de cette tâche et cela se passe très bien. Il y a environ deux ans, elle a été hospitalisée deux fois dans une clinique en l'espace de huit mois pour dépression « conséquence directe de sa pratique. » Elle me dit qu'elle veut s'en sortir, et qu'elle aimerait « pouvoir trouver la solution miracle pour y remédier. » Elle a toujours eu tendance à être excessive, et cela bien avant qu'elle commence à jouer, en particulier en ce qui concerne ses achats : parfums, voyages, chaussures...

► **Quelques éléments de son histoire.**

Son père alcoolique était lui aussi représentant mais pour une marque d'alcool. Ce père était sévère mais idéalement juste me dit-elle. Elle ne l'a jamais vu heureux avec sa mère. Elle a toujours eu une relation privilégiée avec lui, elle était sa préférée, sa « chouchoute ». Il lui confiait ses souffrances comme à une adulte. À dix ans, ses parents se sont séparés. Mafalda et son frère restèrent vivre chez leur mère, et passèrent les week-end chez leur père qui avait fini par vivre dans un appartement miteux et qui semblait sombrer de plus en plus dans la dépression et l'alcoolisme. Peu de temps après, son père est décédé dans un accident de voiture. Mais aujourd'hui Mafalda se demande s'il ne s'agit pas plutôt d'un suicide car la dernière fois qu'elle l'a vu, c'était comme s'il lui avait dit « adieu ». En m'évoquant cela, la souffrance de Mafalda semble à son apogée, ce qui me captive et me rend indifférent à la fois. Un autre moment paroxystique de souffrance apparaît quand elle me parle de la mort de son

frère. Ange, de quinze mois son cadet, s'est suicidé il y a deux ans. Elle avait avec ce dernier des relations très conflictuelles, tout comme avec sa mère. Ce dernier s'acharnant à vouloir « la dominer et la rabaisser » surtout sur le plan intellectuel. Après une scolarité très difficile jusqu'en sixième, Ange réussit de brillantes études jusqu'en Licence de Droit. Il retourne chez leur mère pour y rester définitivement la veille d'un oral - oral qu'il se trouva sans doute dans l'incapacité de passer me dira-t-elle. C'est alors que selon Mafalda, la santé mentale d'Ange se dégrade petit à petit. Elle me dit aussi qu'il avait un problème d'alcoolisme depuis l'âge de 17 ans et qu'il avait des comportements bizarres et était très agressif avec sa mère. Il a toujours eu des idées morbides et suicidaires. Elle me dit peu de choses sur sa mère à part que leurs relations ont toujours été très conflictuelles comme si elle lui reprochait quelque chose. Si elle est arrivée sur la région lyonnaise il y a une vingtaine d'années c'est davantage pour lui échapper que pour poursuivre ses études. Cependant sa présence me paraît omniprésente, comme une ombre, dans le discours de Mafalda.

► **Commentaires cliniques :**

Je me suis longtemps interrogé sur le sens de ce que je ressentais comme « douleur chez Mafalda » au sein même des entretiens : Que venait-elle signifier de l'état de notre rencontre ? Me mettait-elle à distance ? Ce n'est qu'en repensant mes propres vécus, se situant entre captation/fascination et indifférence/insignifiance, que je commençais à pouvoir penser ces séances. Il me semblait que j'étais soit trop près soit trop loin d'elle. Je n'arrivais pas à trouver la bonne distance relationnelle face au mode de présence de Mafalda qui n'était que douleur à mes yeux. Elle se confiait à moi, comme son père qui lui confiait ses souffrances. Elle semblait devenir un parent pour son propre père, dans une confusion des places que Mafalda me faisait ressentir dans nos entretiens. Elle est toujours en quête d'une figure paternelle, cherche chez l'autre (physionomiste, curateur) cette fonction surmoïque, pare-excitante et tierce qui semble être en souffrance chez elle, face à une imago maternelle tentaculaire.

4. c) Maurice.

Maurice a lui aussi une quarantaine d'années mais il en paraît un peu plus. C'est un « personnage » qui ne se refuse rien et surtout pas l'excès, « picoler, fumer, jouer, manger... j'en profite tant que je le peux encore. Un beau jour mon corps n'en pourra plus ». Toujours très bien habillé il dégage en même temps une odeur âpre de cuisine. Pour ne rien cacher Maurice est restaurateur et gagne très bien sa vie. Au premier abord, j'ai été saisi par sa troublante ressemblance physique avec le comédien Jacques Villeret. Quelque part aussi, Maurice est un comédien, il théâtralise beaucoup et est toujours dans une exubérance gestuelle soulignant chacun des ses propos. Je suis amené à penser qu'il en fait toujours de trop. Maurice me fait

également penser à ceux que l'on appelle « les piliers de bar » tant il dégage quelque chose d'une ivresse alcoolique.

► **Maurice et le Jeu hors-norme.**

Maurice dit être un joueur, un vrai, un gros joueur qui n'a jamais souffert de sa pratique bien qu'excessive. « Jouer », c'est la première chose qu'il fait en se levant. Il éprouve un grand intérêt pour les courses de chevaux mais ne rejette pas, bien au contraire, les Jeux de grattage ainsi que le vidéo poker au Casino. Il me dit qu'il prévoit un budget équivalent à 2000 euros par mois pour sa passion mais que parfois il peut faire des excès. Sur le coup je me dis que « c'est une sacrée somme que celle-ci ! » Il me rappelle très souvent et insiste sur le fait que ses motivations ne sont « ni lucratives ni l'avidité. » Étrangement il me dit qu'il n'est pas un « capitaliste », il les exécra. Il a de l'argent alors il en profite, « le consomme », « le consume » et me dit que ses enfants savent très bien qu'ils n'hériteront de rien bien qu'actuellement ils ne soient pas dans le manque. Il est avant tout un joueur. Il me parle de « la part atavique de sa conduite... Atavique, comme ces maladies qui sautent une génération » en me disant que son grand-père paternel était aussi un joueur mais sans être un « vrai-joueur » comme lui.

Maurice débute dans le monde du travail à 15 ans et c'est à cette époque qu'il commence à jouer. Mais il joue toujours en fonction de ses moyens financiers. Sa passion pour le Jeu s'est faite petit à petit, ça n'a pas été « un coup de foudre. » Il joue aussi pour choquer, provoquer parce que c'est tabou - « j'chuis un peu un anar... » Il se dit marginal et est souvent pris pour un fou-furieux par son côté excessif. Le Jeu c'est une « soupape » qui lui permet de décompresser. Il va suivre un raisonnement - Maurice théorise beaucoup sur notre objet de recherche - qui l'amène à me dire qu'« il joue pour se sentir vivant » et qu'il a appris à maîtriser quelque chose de lui comme les asiatiques avec le Yoga. « Le Jeu c'est mon Yoga à moi » me dit-il curieusement. Le monde du Jeu, c'est humain et universel, ça fédère les hommes, « toutes les races s'y mélangent, c'est ça qui m'a empêché de devenir raciste. » Il me choque et me fait penser qu'il était prédisposé à tout autre chose. C'était comme si avec le Jeu, il avait réussi à déjouer l'inéluctable, « devenir raciste », qu'il a réussi à changer son destin. Je voudrais rajouter quelque chose. L'un des prochains combats de Maurice, ce pour quoi il se passionnera dans l'avenir, ce sera dans le monde du handicap, lui qui a un fils « autiste léger ». Il « rentrera en guerre » contre ces institutions « pour y remuer la merde. »

► **Quelques éléments de son histoire.**

Maurice ne me dit que peu de choses de son histoire, il ne lâchera pratiquement rien. Je sais simplement qu'il est marié depuis 15 ans et qu'il a trois enfants. Le dernier d'entre eux est handicapé, « il est autiste léger ». Ça a été très dur pour sa femme qui a alors fait une dépression, « elle est tombée dans la désocialisation. » Il me dit également qu'ils se sont

séparés 2 ans mais ne m'évoque pas les raisons. Il a connu une femme avant, qui a pris peur et qui est partie à cause de sa passion. Son épouse, elle, la tolère et l'a acceptée. Son père était un visionnaire... « Il parlait déjà en son temps d'un Tiercé quotidien. » Enfant il a appris qu'il pouvait y avoir des jours avec et des jours sans. C'était le quotidien de ses parents : « quand ils avaient de l'argent on en profitait amplement, mais quand il n'y en avait plus on se serrait la ceinture. »

► **L'exubérance dans nos entretiens.**

À chaque fois que nous nous voyons, Maurice parle toujours très fort provoquant ma gêne puisque nous ne sommes pas seuls dans les locaux. Il rit sans cesse à ses boutades tout en se tordant sur son fauteuil - il y a quelque chose de communicatif, de contaminant et d'euphorisant dans ce qu'il peut dégager, comme s'il m'invitait à rire avec lui... je sors de nos entretiens comme enivré. C'était comme des ressentis disrupteurs. Maurice est parfois difficilement compréhensible car il parle très vite et perd le fil de ses idées. Il ne cesse également de parsemer son discours d'anecdotes croustillantes sur le Jeu, afin de démonter le caractère bon enfant des Jeux et de les dédramatiser, lui qui veut que l'on arrête de diaboliser le Jeu et les joueurs, c'est d'ailleurs ce qui motivera son volontariat. Cependant et en de courts moments, quand il me parle de son fils autiste et de la dépression de son épouse, je le sens grave. Ce qui l'anime, cette euphorie, semble s'évaporer. Son regard devient terne. Ce changement me captive et une profonde tristesse quasi indicible va m'imprégner à plusieurs reprises. Mais très vite, il se reprend, déconnant, re-gesticulant, comme revivifié.

Il y a autre chose de tout à fait étonnant que Maurice me fait vivre. Il manque à plusieurs reprises nos entretiens, me prévenant parfois et d'autre non. Avant chaque entretien, une question obsédante s'impose à moi : Maurice va-t-il venir aujourd'hui ? Je vis ces moments-là dans le doute, dans l'attente anxieuse de son arrivée ou de sa non-arrivée, comme si je n'étais sûr de rien avec lui, comme s'il était totalement imprévisible. Puis à partir d'un certain délai, où j'ai la certitude qu'il ne viendra plus, mon anxiété se dissipe dans un grand soulagement. Ce qui à chaque fois alimente ce doute, c'est la manière dont il prend les dates de nos rendez-vous : au dos de petits papiers sortis d'une multitude d'autres de sa poche... Cette légèreté qui le caractérise, me donne l'impression que rien n'a d'importance.

► **Commentaires cliniques :**

À aucun moment Maurice ne me parlera de sa mère. C'est comme si elle était totalement absente ou plutôt manquante, « négativée » de son discours. En contrepartie la toute-puissante mère-institution, celle qui concerne les Jeux, sera d'une omniprésence pesante. C'est un véritable pilier sur lequel tout semble reposer. Maurice semble parfois dans une effervescence maniaque dans l'exubérance et l'euphorie contre un sentiment dépressif. Et puis

par moment il s'absentera : à la fois par un absentéisme effectif, mais aussi en de courts moments dans nos entretiens où il ne semble plus là, comme une absence mélancolique. Par ces absences, Maurice me fera vivre un vide quasi intenable que seule la certitude, celle du verdict de son arrivée ou de sa non-arrivée et de l'ordre désanimé des choses, va venir apaiser. Ses enfants savent très bien qu'ils n'hériteront de rien bien qu'actuellement ils ne soient pas dans le manque. Ceci veut-il dire que lorsque leur père ne sera plus là, il n'y aura plus rien, plus aucune trace ? Serait-il d'abord question d'autoconservation bien avant même d'autoérotisme ; autoérotisme qui appelle une représentation de l'objet gratificateur et contenant en son absence ? Bon nombre de lectures seraient possible ici. On pourrait évoquer plus particulièrement la survie de l'objet en l'absence du sujet ou le complexe de la mère morte, comme une *absence-manque* et non une *absence-présence potentielle*.

5) AVANT-PROPOS À LA DISCUSSION DES HYPOTHÈSES.

Le jeu, son modèle, sa portée.

R. Roussillon (1991) fait le constat que le modèle du jeu s'est imposé comme paradigme psychothérapeutique par excellence depuis que G. Bateson (1956), qui bien avant D.W. Winnicott (1971), ne théorise les rapports de l'espace thérapeutique avec l'espace de jeu. Qu'il s'agisse du jeu théâtral ou du jeu des représentations, on retrouve bien dans l'Analyse-Transactionnelle, la Gestalt-thérapie, l'Analyse Bio-énergétique, l'Expression corporelle, etc., en passant par le psychodrame, cette analogie du travail « thérapeutique » avec le jeu. Ce qui semble les différencier, c'est « l'écran » de jeu, la scène où l'on accepte que « ça se joue », l'espace de jeu (Roussillon, 1991). Le même auteur propose de fournir un modèle, complémentaire ou alternatif au modèle du rêve, pour comprendre ce qui se joue et travaille dans les espaces analytiques ou analysants. Il nous explique que le rêve fut pendant longtemps un modèle de référence de l'analyse du fonctionnement psychique en cours de séance en ce qui concerne la psychanalyse adulte. Cependant l'existence de certaines conjonctures cliniques dans lesquelles prévaut une mésorganisation du mode de liaison symbolique, va rendre compte d'une des premières limites du modèle du rêve comme réalisation de désir déguisé : rêve traumatique, cauchemar, rêve blanc, somnambulisme. Dans le modèle du rêve, la représentation de l'absence de l'objet se veut acquise ainsi que la secondarisation propres aux niveaux de symbolisation comme le langage. Mais une autre de ces limites, va être rencontrée dans le travail avec les enfants voire les adolescents où la perception et la motricité sont utilisées de manière assez centrale ce qui se laisse très mal penser à partir du modèle du rêve - modèle fondé sur une suspension de la perception et de la motricité. Pour R. Roussillon, le modèle du jeu s'impose alors à chaque fois que le solipsisme du modèle du rêve et de la théorie qui l'accompagne risque de rentrer en collusion avec les défenses narcissiques du sujet. Ceci est d'autant plus prégnant avec les enfants et les adolescents, mais aussi avec la clinique adulte des souffrances identitaires-narcissiques. S. Freud soulignait déjà l'analogie du jeu et du transfert en 1920, et mettait en avant l'importance du travail psychique du jeu :

« Le jeu comme le transfert, comme le rêve traumatique, commente R. Roussillon, est animé par une compulsion à la répétition dont les enjeux sont multiples (abréaction de petites quantités des excitations traumatiques, pulsion d'emprise, retournement de maîtrise) mais qui, dans des conditions favorables, pourra prendre la valeur d'une compulsion à la symbolisation. »¹⁸

Il s'agit, à partir du modèle paradigmatique du jeu, de ressaisir dans le travail « thérapeutique » un pan de l'histoire du sujet en mal d'appropriation et de symbolisation primaire et qui ne cesse d'empoissonner sa vie par un retour répété compulsivement des non-subjectivés de l'histoire. Mais pour cela et pour que le jeu devient « jeu » dans la thérapie, il doit y avoir une rencontre avec l'autre-sujet et une réponse avec lui dans ce qui se joue dans le

¹⁸ ROUSSILLON R. (1991), p. 79.

transfert ; un autre-sujet qui doit être perçu dans son altérité et ses désirs et besoins propres. Ce n'est que dans ces pré-conditions que le processus de symbolisation se trouvera étayé. Le « jeu de la spatule », décrit par D.W. Winnicott dans *De l'observation des enfants dans une situation établie*, en est un bon exemple. D.W. Winnicott par son mode de présence à la fois non répressif et « répondant », permet de faire émerger des « crises » de la petite Elisabeth une forme de jeu de jeter/ramener. Il s'agit de jouer à deux. Les logiques de la rencontre et de la présence sont déterminantes. Ces modalités de présence de l'autre-sujet sont des pré-requis à l'activité représentative, car comme le souligne R. Roussillon, la symbolisation de l'absence passe par celle de la présence ce qui n'est pas une donnée de départ, bien au contraire, en ce qui concerne les troubles identitaires-narcissiques.

Même s'« Il ne faut oublier que jouer est une thérapie en soi »¹⁹, D.W. Winnicott admet que « le jeu est toujours à même de se muer en quelque chose d'effrayant. »²⁰ À la fin de *Jouer. Proposition théorique*, il dit que le jeu est en lui-même excitant et précaire. Le jeu peut devenir une menace pour lui-même. Dans les thérapies d'enfants autistes rappelle A. Carel, le jeu est trop excitant, il a besoin d'être régulé de l'intérieur : « quand l'enfant autiste découvre la répétition ludique en thérapie, il y a quelque chose de si menaçant que l'enfant est contraint à recourir de nouveau à la stéréotypie, par un plaisir addictif qui alimente les comportements d'omnipotence. »²¹ La capacité à jouer n'est pas donnée d'emblée. Elle nécessite des pré-conditions sans lesquelles l'activité de jeu peut devenir un danger ; un danger dont l'enfant autiste doit se protéger. En s'appuyant sur le cas de la petite Cécile, D. Mellier (2002) fait l'hypothèse que le processus de symbolisation dans le jeu psychothérapeutique, « peut paradoxalement aboutir à déstabiliser le sujet car il pourrait à cette occasion éprouver des affects qui mettent en péril sa propre identité. »²² Jouer peut se faire au risque de la *crainte de l'effondrement*. Jouer peut être une activité dangereuse.

Le modèle psychothérapeutique fondé sur le jeu met en exergue des formes cliniques où le jouer peut se révéler difficile voire menaçant. À partir de tableaux cliniques princeps tels que « la faillite radicale autistique du jouer, les bizarreries du jeu psychotique, les aléas ou les fragilités du jeu dans les pathologies limites et chez les enfants instables, jusqu'aux jeux à risques et autres conduites extrêmes et dangereuses de certains adolescents, ou aux véritables addictions de certains adultes « passionnés » de jeux »²³, on pourrait dégager un spectre psychopathologique des avatars et ratés de l'activité ludique : ces formes de « pathologies de la transitionnalité ». Ce modèle se révélerait bien plus qu'un modèle de travail psychothérapeutique, il pourrait être envisagé comme un modèle éclairant tout en la

¹⁹ WINNICOTT D.W. (1971), p. 102.

²⁰ WINNICOTT D.W. (1971), p. 103.

²¹ CAREL A., séminaire annuel de l'ITTAC du 5 avril 2005.

²² MELLIER D. (2002), p. 266.

²³ JOLY F. (2003), p. 12.

complexifiant la vision de certaines psychopathologies où le jouer devient impossible et pourtant nécessaire pour l'enfant, l'adolescent mais aussi l'adulte.

La clinique du Jeu pathologique, comme j'ai pu la rencontrer dans ces entretiens, mettrait en évidence derrière la névrose sévère si souvent décrite par les auteurs, des souffrances saisissantes de type identitaire-narcissique. Afin de se mettre en position de réflexion sur le Jeu pathologique, je souhaiterais discuter une hypothèse que fait A. Green en 1976 :

« les cas-limites sont caractérisés par l'incapacité fonctionnelle à créer des dérivés de l'espace potentiel ; au lieu de phénomènes transitionnels, ils créent des symptômes qui en remplissent la fonction, d'où la ressemblance entre la logique contradictoire des phénomènes transitionnels de l'aire intermédiaire de Winnicott et celle de l'activité de pensée sous-jacente aux symptômes des cas-limites, ce qui ne veut pas dire que ces patients sont incapables de créer des objets ou des phénomènes transitionnels. »²⁴

Un peu plus loin il ajoute que :

« L'objet transitionnel est un refus positif de choisir entre un «Oui» ou un «Non» en admettant leur coexistence et c'est pourquoi il peut être créateur. Les symptômes du cas-limite qui prennent la place des objets transitionnels manifestent un refus négatif du choix : ni « Oui » ni « Non ». »²⁵

À partir de telles formulations, A. Green me semble introduire deux idées : la première, explicite, dit que le symptôme limite viendrait en contrepoint du processus de transitionnalisation en « souffrance » de déploiement pour tenter d'en remplir sa fonction ; la seconde, implicite, dit que le symptôme vient « forclore » (il s'agit en Droit, de priver du bénéfice d'un droit lorsque le délai d'exercice à été dépassé) le statut d'indécidabilité de la transitionnalité. À mon tour et dans la perspective d'A. Green, je voudrais émettre l'idée que le Jeu pathologique serait un jeu (*play*) « pathologique » : parce que d'abord en mal d'expression, mais aussi, parce que virtuellement dangereux de par son expression.

²⁴ GREEN A. (1976), pp. 157-158.

²⁵ GREEN A. (1976), p. 162.

6) DISCUSSION CLINIQUE DE LA PREMIÈRE HYPOTHÈSE :

Le Jeu pathologique comme manifestation symptomatique agie, empêcherait toute symbolisation par les voies représentatives des secteurs traumatiques de la psyché, pour en préserver son noyau organisateur. Mais conjointement et paradoxalement, un tel comportement recèlerait aussi un jeu « potentiel » en « souffrance » d'expression : il traduirait alors le travail de symbolisation primaire et d'appropriation subjective de la part d'inconnu qui menace la subjectivité-même.

6. a) Le Jeu pathologique : une contention agie d'affects désorganiseurs.

Ce qui est communément admis, c'est que le Jeu pathologique peut être assimilé aux pathologies de l'agir où la mise en acte se substitue à l'élaboration psychique de ce qui est source de tension interne. Or comme je l'ai évoqué précédemment dans ma clinique, il m'est arrivé d'être sollicité sur un plan affectif et parfois même submergé, déstabilisé par des vécus intenses. Lorsqu'ils me racontaient les drames et regrets que leur avait apportés la vie et qui semblaient jalonner leur existence, je me sentais comme pris dans un débordement torrentiel dont il était difficile de se sortir. C'était parfois de l'impuissance, un profond ennui, de la tristesse, de l'euphorie même. Et puis simultanément, eux, me donnaient l'impression de « se vider intérieurement » et de se décontenancer. C'était comme s'ils m'adressaient, voire déchargeaient en moi quelque chose qu'ils ne pouvaient pas contenir à l'intérieur. Une de mes premières interrogations tenait alors en ces mots : le Jeu pathologique, comme agir, viendrait-il ici en lieu et place d'une tentative pour maîtriser le caractère potentiellement effractant de quelque chose d'irreprésentable ?

Chacun d'entre eux semblait soumis à une motion pulsionnelle virtuellement sidérante et disruptive, et qui pouvait faire son apparition dans nos entretiens. Quelque chose à l'intérieur d'eux les poussait alors à aller « jouer », telle une « pulsion » me disait Mafalda. « Jouer » devenait la seule solution permettant d'endiguer et de juguler ce qui menaçait de les déborder à tout moment. Dès les premières séances, Maurice, qui ne semblait pas pouvoir tenir en place, me dira que le *Jeu c'est son Yoga à lui*. Il me donnera l'image de la « soupape », une soupape de sécurité qui viendrait réguler une pression psychique intenable. En agissant comme tel, il semblait ouvrir les « écluses de la motricité. »²⁶ Peter « jouait » aussi pour « canaliser cette énergie vive. » Une « énergie vive » qui semblait l'habiter lui comme cette sœur bizarre. Pour Peter et Maurice, cet agir n'avait rien d'anecdotique et ne constituait pas un événement dans sa ponctualité et son effectivité. C'était comme s'il venait réguler quelque chose de leur vie psychique. Comme une saignée. Comme un « trop plein d'humeur qu'il faut évacuer. » Ainsi ils jouaient tous les jours. Il n'y pas un événement en particulier qui les poussait à jouer. « Jouer » était et est toujours incontournable. Ils ne peuvent « vivre sans ».

Il en était différemment pour Mafalda. Ce n'était que dans ces grands moments de

solitude que lui imposait son métier, alors abandonnée et livrée à elle-même, qu'elle était poussée à jouer comme pour remplir et/ou lutter contre la béance d'un vide intérieur qui ne pouvait se laisser éprouver au risque de tomber dans la dépression.

Cette motion à laquelle ils étaient confrontés, semblait avoir un caractère effractant et comportait un risque de désorganisation interne, une menace de sidération et de confusion. Le Jeu pathologique semblait alors remplir une forme *d'économie addictive* (McDougall, 2001) qui « vise la décharge rapide de toute tension psychique, que sa source soit extérieure ou intérieure. »²⁷ Ce trop plein d'excitation que Peter et Maurice me faisaient vivre et ce vide intérieur dont me parlait Mafalda, « sont vécus de la même manière, sous le mode de l'excès d'excitation »²⁸ rappelle Cl. Janin. L'agir-Jeu pathologique s'imposerait à eux comme une tentative d'expulsion et d'évacuation de cet excès d'excitation, d'affects indicibles et « innommables » qui viennent menacer leur intégrité psychique. Une manière de décharger au dehors ce qui menace du dedans.

6. b) La maîtrise de et par l'objet.

Durant ces entretiens, j'avais noté aussi la façon quasi-similaire qu'avaient Mafalda, Peter et Maurice, de me mettre suffisamment à distance par des discours fleuves et « pré-formatés ». C'était comme s'il s'agissait pour eux de ne pas me rendre trop présent dans la relation. J'avais le sentiment qu'ils tentaient de me neutraliser, de me mettre dans une forme de passivité qui était parfois dure à tenir.

À l'occasion de notre toute première rencontre, Peter va réagir de manière étonnante. Pour chaque entretien de ce type je me gardais une place. Pour cela je mettais en évidence, sur la table basse, mon agenda devant un des fauteuils. La première chose que va faire Peter en entrant dans le bureau, et sans que je l'y invite d'ailleurs, c'est de s'asseoir exactement à la place que je m'étais réservée. Sur le moment je vais être déstabilisé et un peu déboussolé par sa manière de prendre activement les choses à son compte, de maîtriser l'expérience de notre rencontre, cette expérience nouvelle. Tout au long de l'entretien, je vais me sentir comme étouffé et physiquement oppressé. À la fin, comme le dit J. McDougall (2001), je me sentais vidé, vampirisé comme si dans la relation à l'autre, j'avais été submergé par des forces contre lesquelles il m'était impossible de lutter. Peter devait prendre la place de celui qui maîtrisait activement les choses et non celle du passivement soumis. C'était comme s'il y avait des enjeux de toute-puissance mégalomane et d'impuissance catastrophique. C'était moi qui devais me sentir impuissant dans cet entretien. Le contraire n'était même pas à envisager.

Il en allait un peu de même avec Mafalda qui m'exhibait les blessures que lui avait

²⁶ FREUD S. (1900), p. 456.

²⁷ McDOUGALL J. (2001), p. 12.

²⁸ JANIN Cl. (1995).

infligées la vie et cet affect douloureux qui en résultait. Elle n'était pratiquement que douleur à mes yeux, et moi, à mon tour je devenais douloureux dans ma pensée. Je me sentais impuissant et insignifiant comme elle, face à la tragédie de son histoire. C'était comme si elle s'enveloppait, et moi avec elle, dans une bulle de douleur à l'intérieur de laquelle il était impossible de discerner ce qui venait de moi ou d'elle. Je me sentais neutralisé. À l'opposé il pouvait m'arriver d'être insensible à cette douleur quand elle me ressassait son histoire. J'avais l'impression d'être soit trop prêt, comme collé à elle, soit trop loin et mis à l'écart. Ma présence semblait receler un danger. Ce que je qualifiais alors comme affect de douleur, à la fois débordant et contaminant, était rempli d'ambiguïtés. Il ne s'agissait pas d'une douleur physique à proprement parler et localisée précisément dans le corps, mais d'une douleur morale/psychique et diffuse qui prenait toute la place.

« Comme si, avec la douleur le corps se muait en psyché et la psyché en corps. Pour ce moi-corps, ou pour ce « corps psychique », la relation contenant-contenu est prévalente, qu'il s'agisse de douleur physique ou psychique. »²⁹

En reprenant à mon compte une partie de l'analyse du cas Fanchon de M. Enriquez, je pourrais dire que par « cette souffrance exhibée, offerte à [mon] regard et sollicitant dans un mouvement complexe fascination et horreur »³⁰, Mafalda tentait de s'édifier une peau psychique enveloppante et contenante. D. Anzieu dit que :

« À la limite s'infliger à soi-même une enveloppe réelle de souffrance est une tentative de restituer la fonction de peau contenante non exercée par la mère ou l'entourage,... je souffre donc je suis. »³¹

Ce qui était prégnant n'était pas une incapacité à ressentir ces affects mais bien plutôt la marque d'une incapacité à contenir un excès d'excitation (McDougall, 1989). Ça devenait tout de suite débordant et potentiellement confusionnant dans la relation à l'autre. Les angoisses d'intrusion et d'abandon qui les envahissaient et qu'ils me faisaient vivre à mon tour dans les entretiens, témoignaient d'une faille et d'une fragilité interne. Ils me semblaient particulièrement sensibles et vulnérables aux aléas des relations d'objet. Ma présence, avec mes besoins et désirs de chercheur, recelait alors un caractère intrusif et débordant, une potentialité de confusion. Seule la maîtrise voire l'emprise pouvait alors les protéger.

Mafalda, Peter et Maurice semblaient rechercher dans la réalité extérieure, celle des Jeux d'argent et de hasard, un « lieu » susceptible d'apaiser cette tension à l'intérieur, « de même qu'un petit enfant dans un état d'excitation a besoin que sa mère tienne lieu d'écran de pare-excitation qui le protège et l'empêche d'être submergé par ses émotions. »³² Le Jeu pathologique remplirait une fonction de pare-excitation par défaut de représentation d'un objet interne contenant. Les Jeux d'argent et de hasard seraient tel un *objet contenant*

²⁹ PONTALIS J.-B. (1977b), p. 261.

³⁰ ENRIQUEZ M. (1984), p. 196.

³¹ ANZIEU D. (1985), p. 229.

momentané (Ciccone & Lhopital, 1991). Il remplirait ici une fonction à la fois défensive et régulatrice en absence d'*objet contenant optimal*, cet objet interne représentatif d'une matrice maternelle « suffisamment » bonne. Mais son absence menace le sujet et paradoxalement sa présence fait aussi craindre l'intrusion et une soumission du moi (Jeammet, 2000). L'objet est alors recherché dans l'extériorité parce que :

« [...] nécessaire pour créer l'excitation indispensable au Moi pour se sentir exister sinon désirant, mais tout autant nécessaire pour calmer l'excitation née au risque d'intrusion ou d'absence, les deux se conjuguant pour souligner l'importance de l'objet au détriment du Moi. »³³

C'est en ce sens aussi que les Jeux d'argent et de hasard doivent être recherchés dans une dimension compulsive et répétitive, toujours à renouveler, afin d'apaiser la tension psychique et obtenir, ne serait-ce que momentanément, un soulagement (McDougall, 1989). Le Jeu pathologique pourrait être pensé comme un substitut addictif venant remplir ou plutôt compenser une fonction maternelle défaillante dit J. McDougall (2001), un contre-point aux « blessures narcissiques laissées par l'inadaptation de la relation avec les premiers » (Jeammet, 2000). Le surinvestissement perceptif des Jeux d'argent et de hasard, toujours à disposition et quelque part « maîtrisable », pourrait être pensé comme un *néo-objet de substitution sous emprise* (Jeammet, 2000). Objet qui par ailleurs dans la relation à l'autre peut se montrer parfois imprévisible. Un objet externe qui va pouvoir pare-exciter une motion pulsionnelle incœrcible mais qui ne permet pas de rendre un statut plus acceptable à ce motif irreprésentable. Ce besoin de recourir sans cesse aux Jeux pour pallier le vide représentatif qui les habite et cette difficulté à faire la différence moi/non-moi, viendraient signer un échec, un raté dans la rencontre avec l'objet primaire.

En agissant comme tel, Mafalda, Peter ou Maurice pourraient enfin avoir l'illusion d'un contrôle omnipotent sur l'objet qui dans leur prime enfance aurait été soit insaisissable et insensible, soit imprévisible, retiré, « rétorsif ».

6. c) « Commémoration »³⁴ des inadaptations de l'environnement premier.

Mafalda me parlera de l'omniprésence de sa mère dans sa vie. Une mère étouffante qui malgré ses tentatives pour lui échapper, la poursuit. Mafalda diabolise cette mère et la rend explicitement responsable des décès de son père et de son frère, et de tous les malheurs qui semblent la frapper. Trop présente ou trop absente, Mafalda me fait comprendre que cette mère peut être intrusive et destructrice : « vivre avec elle, ça a tué Ange, et vivre sans, ça a fait mourir mon père » semble-t-elle me dire. Mafalda me faisait vivre dans sa dépendance le caractère totalement imprévisible de l'autre.

³² McDOUGALL J. (1989), p.128.

³³ JEAMMET Ph. (2000), p. 99.

³⁴ En référence aux « monuments commémoratifs » d'Abraham N. & Török M. (1978), p. 238.

De son côté, Peter me parlera d'une mère déprimée, inconsistante sur qui tout glisse et peu capable d'affection. Mais il ne s'y attarde jamais trop longtemps (comme s'il ne pouvait y avoir de prises, comme si son image lui échappait) et revient très vite à ce qu'il maîtrise parfaitement, les Jeux. Peter ne semble pas « connaître » cette mère. Par son caractère énigmatique, j'avais beaucoup de difficultés à me la représenter. Je la sentais vaporeuse, creuse mais aussi insaisissable. Chez Maurice aussi la figure maternelle est absente ou déprimée, qui ne doit pas faire trop valoir ses besoins et désirs.

Tous les trois semblaient s'être construit des imagos maternelles bien particulières - *Mère morte* (Green, 1980) ou *Mère de Narcisse*³⁵, etc. -, mais ils semblaient avoir en commun une terreur et un effroi de la figure maternelle. Tous ces aspects bien que différents, révélaient une *Mère d'emprise*, une Mère qui ne peut se représenter parce qu'en partie indifférenciée narcissiquement du sujet, une Mère qui va devenir « imprévisiblement » tyrannique, un mal qui peut répandre la terreur à tout moment.

Les Jeux d'argent et de hasard, sans cesse retrouvés, seraient porteurs d'une métaphore maternelle. Une Mère à qui on ne peut inévitablement échapper, s'emparant et contraignant le sujet. Une Mère dont on devient vite dépendant. Une Mère qui, parce qu'elle est en partie indifférenciée du sujet, va exercer sur le sujet son « imprévisible tyrannie ».

Les séquences cliniques que j'ai décrites précédemment montrent aussi ce besoin impérieux de maîtriser l'autre dans la relation et le retentissement qu'il a pu susciter en moi, R. Roussillon parle d'un tel mouvement transférentiel dans sa forme paradoxale où « faire sentir à l'autre ce que l'on ne sent pas de soi, ce que l'on ne souffre pas de soi » qui caractérise un transfert *par retournement* passif/actif s'inscrivant dans le tableau clinique des conjonctures narcissiques-identitaires. Ce même processus de maîtrise sur le mode d'un retournement passif/actif, mais cette fois-ci contre soi, constituerait l'un des enjeux du Jeu pathologique comme pour maîtriser ces restes « terrifiants » de l'objet dans l'autre (B. Duez).

Quand je m'imaginai Mafalda « jouer », elle me donnait l'impression d'être quelqu'un d'autre. Ces comportements, elle-même ne les comprenait pas. Je me les imaginai aussi comme fondés sur une répétition, stérile et monotone, un peu à l'image de sa vie. « Jouer » ça pouvait devenir obsédant. Il lui fallait irrémédiablement retourner au Casino comme pour assouvir une soif de « jouer » ou plutôt d'agir. Comme s'il lui fallait « s'activer ». Et puis conjointement à cela, la douleur de Mafalda et ses actes, dont les causes restaient méconnues d'elle, la confrontaient à l'impuissance et à la passivité. De même Peter était soumis à « cette chose à l'intérieur de lui qui le poussait à jouer et à rejouer » et qui pouvait le mettre dans des situations extrêmes financièrement, physiquement mais aussi psychiquement. Ces situations

³⁵ Terme emprunté à R. Roussillon pour désigner une Mère insaisissable, « savonneuse », sur qui tout glisse.

extrêmes, il lui fallait les répéter malgré les risques encourus. Mais c'était aussi pour lui, comme pour Maurice d'ailleurs qui ont tout deux commencés à « jouer » à l'adolescence, une manière de se prouver qu'ils étaient les agents actifs de leurs comportements. Ils se définissaient avant tout comme des « joueurs » et semblaient maîtriser parfaitement tous les rouages des Jeux. Rien ne pouvait risquer de leur échapper.

6. d) Résurgence actuelle d'un échec dans la rencontre avec l'objet primaire.

Durant les entretiens, j'étais surpris de la manière qu'avaient Mafalda, Peter et Maurice d'entrer furtivement en relation après un premier temps où je me sentais en difficulté pour trouver la bonne distance relationnelle. D'abord les entretiens se succédaient et se répétaient dans leur contenu quasiment trait pour traits qui parfois m'amenait à un irrésistible ennui. Et puis, sans « crier gare », quelque chose d'inédit et d'inattendu se produisait.

Une impression bizarre apparut en moi au deuxième entretien avec Mafalda : il prenait en tout point l'apparence du premier. « Elle me répétait mots pour mots ce qu'elle m'avait déjà dit au premier entretien, comme dans un discours pré-formaté », avais-je pris en notes. Deux mois plus tard, c'est le troisième entretien. Attendant Mafalda, je vais voir arriver une femme, séduisante et élégante. C'était elle ! Mais je ne la reconnus pas tout de suite. C'était une toute autre Mafalda, qui avait perdu 8 kilos, souriante et apparemment heureuse d'être là. « Où était passée la Mafalda femme-enfant et douloureuse que j'avais connue jusqu'alors ? » Selon elle, le travail thérapeutique engagé avec un psychologue quelques mois auparavant et nos entretiens l'avaient aidée à remonter la pente. Ça faisait trois mois qu'elle n'avait plus joué. Après cet entretien Mafalda ne me donna plus aucunes nouvelles. Elle me fit vivre une forme d'abandon après m'avoir dit que « je l'avais aidée à aller mieux », comme cette mère déprimée qui après avoir été guérie, nourrie, réanimée par son propre enfant, « l'abandonne pour vaquer à ses occupations et investir d'autres objets. »³⁶ Ce scénario typique que je rapprochais du *complexe de la mère morte* après-coup, me rendit plus intelligible un pan de la praxie ludique de Mafalda. Elle me racontait à quel point le Jeu pouvait être un objet gratificateur, qui la faisait gagner, et pansant ses blessures narcissiques dans ses premières années. Puis sans n'y rien comprendre, le *Jeu* se refusait douloureusement à elle et ne la faisait plus gagner. Il l'avait imprévisiblement désinvestie. La *Mère-chance* l'avait abandonnée. Elle me donnait à voir une *Mère toute-puissante* capable de la surinvestir comme de la désinvestir violemment. Mais les causes de ce changement radical lui sont encore aujourd'hui inaccessibles.

Dans d'autres conditions, comme je l'ai déjà évoqué, Peter va me faire part de ses

³⁶ GREEN A. (1980), p. 244.

difficultés à pouvoir créer des relations sans que cela ne devienne « donnant-donnant ». En me le narrant, il va provoquer en moi une profonde tristesse. Et puis, à un autre moment de nos entretiens, me parlant une fois de plus de ses difficultés à aller vers les autres, je vais être « captivé » par des gestes étranges de sa part et ne plus faire attention au contenu de son discours. C'était comme s'il se cachait le visage avec ses mains de manière répétée, comme s'il m'invitait malgré lui à un « jeu de coucou/cache-cache ». Cette gestuelle grossière va alors provoquer en moi deux amorces de fou rire. Dans cette situation de « débordement », je décidai de me réprimer intérieurement face à ce qui menaçait de « m'effracter ». Il me livrait par moment un message énigmatique au-delà d'une communication verbale. J. McDougall fait référence à une *communication primitive*, où le patient « à son insu aussi bien qu'au nôtre, il est en train de nous révéler, au travers de sa parole et non grâce à elle et à son sens latent, les débris d'une expérience catastrophique, subie dans son vécu relationnel précoce à un moment où il était incapable de contenir, et d'élaborer psychiquement ce qu'il éprouvait. »³⁷ Dans ses associations, P m'avait fait vivre là quelque chose qu'il ne pouvait accepter à l'intérieur de lui. Quelque chose d'une impossible rencontre avec un objet, trop froid ou trop chaud, insaisissable ou plutôt imprévisible dans ses états affectifs.

Dans *Remémoration, répétition et élaboration*, S. Freud fait le constat clinique suivant :

« nous pouvons dire qu'ici le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en acte. Ce n'est pas sous forme de souvenir que le fait oublié reparaît, mais sous forme d'action. Le malade répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition. »³⁸

C'était comme si chez Mafalda, Peter et Maurice quelque chose tendait paradoxalement à se faire « remémorer ». Leurs actes, leurs attitudes, ce qui semblait subjectivement se répéter dans la rencontre, serait le témoin d'un « souvenir qui n'en est pas un. » Quelque chose « s'actualisait » dans *l'ici et le maintenant* des entretiens autour d'une rencontre qu'ils me faisaient vivre et ressentir comme « impossible ». Une rencontre qu'eux ne pouvaient se représenter ou se figurer. Je devais aussi être le spectateur dans ces descriptions longues et détaillées, où ils se mettaient en scène face à la machine ou au tapis vert, d'une rencontre empreinte de déception voire de rage pour Peter. Ce qui m'était adressé, semblait porter l'espoir d'une rencontre réussie.

Ils me donnaient alors l'impression que les *Jeux* s'apparentaient à un *metteur en scène externe* (Pontalis, 1977b) de ce qui ne pouvait se mettre en scène psychiquement face aux vides de la réalité interne. C'était comme si Mafalda, Peter et Maurice n'avaient pas été « suffisamment » réfléchis à un moment donné dans un pan de leur expérience par l'environnement premier, et reproduisaient dans le Jeu cet échec dans la rencontre.

Parce qu'il y a aussi répétition, le Jeu pathologique, au-delà de *l'acte-décharge* qu'il

³⁷ McDOUGALL J. (1978), p. 120.

³⁸ FREUD S. (1914), p. 108.

constitue, révélerait peut-être un acte en quête d'écran, un acte contenant un « contenu » psychique en quête d'un « conteneur ». Il serait d'une certaine manière, une forme de réminiscence d'un *souvenir-non-souvenir* en quête de reconnaissance. Un *acte-signe* (Roussillon, 1991) qui semble ressaisir dans son trajet un certain nombre d'éléments psychiques peu ou non symbolisés pour ébaucher les préformes d'un « souvenir », un *acte remémoratif* où « ce qu'il s'agit de se remémorer n'a jamais été inscrit au compte du moi et donc jamais « historicisé ». »³⁹

La répétition chez Mafalda, Peter et Maurice évoque la compulsion de répétition décrite et théorisée par S. Freud. C'est à partir de 1920 avec *Au-delà du principe du plaisir* qu'il va recourir au modèle de l'agir - proposant ainsi une alternative au modèle du rêve qui lui implique une suspension de l'activité motrice - pour fonder sa seconde métapsychologie. Il va alors donner une portée plus large à l'agir, au-delà de la simple décharge, pour le coupler à la pulsion, cette « cause ultime de toute activité. »⁴⁰ Agir et pulsion seront dès lors dialectisés aux rapports complexes entre élaboration psychique et décharge motrice. À propos du jeu de la bobine (*Fort-da*), S. Freud va faire le constat suivant : « Il [l'enfant] était passif, à la merci de l'événement ; mais voici qu'en le répétant, aussi déplaisant qu'il soit, comme jeu, il assume un rôle actif. »⁴¹ Plus loin il ajoute qu'« On voit bien que les enfants répètent dans le jeu tout ce qui leur a fait dans la vie grande impression, qu'ils abrégissent ainsi la force de l'impression et se rendent pour ainsi dire maîtres de la situation. »⁴² Ce détour par l'expérience infantile permet à S. Freud de mettre en évidence l'un des processus fondamentaux du psychisme, la compulsion de répétition. C'est un processus retournant la passivité en activité, se présentant « comme souhait (pulsion) de retour vers l'état antérieur ce qui est destiné à se protéger du retour de l'état antérieur [...] le retour vers l'état antérieur représentent alors l'effort de maîtrise du psychisme pour se protéger du retour automatique des états antérieurs non subjectivés, non symbolisés primairement. »⁴³ Ces expériences traumatiques primaires qui ont contraint le sujet à se retirer et à se couper d'une partie de sa propre subjectivité pour en préserver la totalité, résultent de conjonctures bien particulières :

« L'état de détresse et le manque de l'objet durent un temps Z, au-delà du supportable. L'état de manque se dégrade, il dégénère en un état traumatique primaire. Si la souffrance psychique est au premier plan elle produit un état d'agonie (Winnicott), s'il s'y mêle de la terreur liée à l'intensité pulsionnelle dégagee, elle produit une terreur agonistique ou une «terreur sans nom» (Bion). »⁴⁴

En répétant compulsivement l'agir Jeu pathologique, le joueur provoquerait activement le retour à l'état antérieur pour se protéger du retour passif de l'état traumatique

³⁹ ROUSSILLON R. (1991), p. 171.

⁴⁰ FREUD S. (1938a), p. 7.

⁴¹ FREUD S. (1920), p. 60.

⁴² FREUD S. (1920), pp. 61-62.

⁴³ ROUSSILLON R. (2001), p. 67.

⁴⁴ ROUSSILLON R. (1999), p. 19. Souligné par moi.

antérieur (Roussillon, 1991). Une première conception du Jeu pathologique serait donc de le concevoir dans sa fonction défensive, complétant, soutenant, étayant un premier processus de mise à l'écart d'un motif irréprésentable et traumatique qui tente de faire retour, car comme le dit R. Roussillon (1999), *le clivé tend aussi à faire retour*. Mais au-delà d'un non-subjectivité de l'histoire, de son caractère traumatique et de l'absence de réponses adéquates de la part de l'objet, D.W. Winnicott dit autre chose :

« Là où l'apport de l'environnement n'est pas suffisamment bon, l'individu est, dans une certaine mesure ou, peut-être, dans une large mesure, incapable de réaliser ses potentialités. »⁴⁵

Quelque chose semble être en mal de représentance et de symbolisation chez Mafalda, Peter et Maurice. Mais simultanément et parallèlement à cela, une de leurs potentialités de sujet est restée en « souffrance » d'expression. Cette répétition compulsive serait alors aussi le témoin de l'impossibilité d'un processus à prendre sa forme de processus, à s'inscrire dans une trame processuelle. Le témoin d'une potentialité du sujet *non-encore-advenue*.

6. e) L'échec d'un jeu « potentiel ».

A priori, en ce qui concerne Mafalda, Peter ou Maurice, leurs comportements répétés compulsivement semblaient bien témoigner d'un besoin de maîtrise active voire de « domptage », sur un « quelque chose » qui m'est apparu à moi aussi énigmatique et débordant. C'était comme s'il y avait quelque chose de méconnu en eux qui les poussait à jouer. Mafalda ne semble plus elle-même quand elle « joue ». Quelque chose en elle et inconnu d'elle, s'active automatiquement dans sa compulsion à « jouer ». Maurice me parlera aussi de cette « chose » en lui qui prenait valeur d'inconnu et que seul « jouer » pouvait endiguer. Quelque chose en eux d'inconnu et d'énigmatique se « manifeste » dans la répétition de leur comportement de Jeu. C'était aussi comme si dans la répétition, quelque chose tentait à s'exprimer tant bien que mal. Ce « quelque chose » qui tente de s'exprimer pourrait être un jeu « potentiel » mais qui est resté *primitivement* en mal d'expression.

On sait que face au caractère énigmatique de la « matière première psychique », comme l'appelle à différentes reprises S. Freud, la psyché se trouve en quelque sorte dans une situation d'urgence où il lui faut assurer la « main-mise » sur l'excitation pulsionnelle qu'elle contient. « Pour ne pas être débordée par le caractère énigmatique et excitant des formes premières de la réalité psychique, la psyché doit assurer une première forme de main-tenance. »⁴⁶ C'est en quelque sorte un temps de « domptage » de l'expérience subjective. Un temps

⁴⁵ WINNICOTT D.W. (1969), p. 75.

⁴⁶ ROUSSILLON R. (non daté), p. 7.

aussi *d'expérimentation*, c'est-à-dire en terme winnicottien, un temps où l'événement va pouvoir être éprouvé subjectivement⁴⁷. Il ne pourrait y avoir de « domptage » sans *expérimentation* et *d'expérimentation* sans « domptage », sans de primat de l'un sur l'autre. Mais pour cela, la « matière première psychique » doit être « médiatisée » dans (par) l'objet premier d'amour pour atténuer son caractère hypercomplexe et énigmatique. Une forme primordiale de jeu intersubjectif doit pouvoir alors se déployer. Ainsi « le jeu ne devient « jeu » que dans et par la rencontre avec l'autre-sujet, que par la « réponse » de l'autre-sujet » (R. Roussillon). Ce n'est qu'ensuite, que la psyché pourra se « présenter » l'expérience subjective, se la re-présenter, se la donner pour la représenter dans un lâcher-prise de la maintenance première.

Ces sujets n'aurait pas pu alors maîtriser et *expérencier* l'un des enjeux essentiels de la rencontre avec l'objet primaire dans et par l'inadaptation de ses réponses. Une autre lecture peut être faite au-delà de la réactualisation d'une rencontre vécue comme impossible dans les entretiens.

L'idée de R. Roussillon d'un jeu « potentiel » paraît adéquate pour tenter de rendre compte de ces propositions de jeu méconnues des sujets eux-même dans les entretiens. C'est une conception selon laquelle un « comportement contient un « message » méconnu, concernant une expérience subjective de type traumatique qui cherche à se faire reconnaître tout autant qu'elle est méconnue. » Le Jeu pathologique comme tentative d'auto-représentation d'une motion pulsionnelle jusqu'alors irreprésentable, pourrait se saisir alors selon plusieurs axes : d'une part la recherche d'un support perceptif, forme de quête d'un « espace potentiel de figuration », en absence d'espace psychique suffisamment sécuritaire, d'autre part la mise en scène du même et échec de l'environnement premier à étayer et soutenir (*holding*) le sujet dans la réalisation de ses potentialités.

Aussi bien Mafalda, Peter que Maurice, tous tentaient de me décrire dans leur praxie ludique, un jeu manifeste et parfois délibéré. Un comportement, une « activité » qui se caractérisait par son immuabilité, sa stérilité et une répétition quasi à l'identique d'un seul et même scénario. Mais autre chose tendait à me faire penser que se masquait et se révélait tout à la fois un autre jeu, un autre enjeu, que se tramait, comme dans le rêve et selon le terme freudien : une « autre scène », une scène psychique.

Le Jeu pathologique, ce jeu formel, semble *a priori* faiblement « transitionnel ». Il semble « contraint, stéréotypé, sans créativité véritable, enserré dans de telles règles qu'il n'offre aucun espace de liberté pour un véritable travail psychique, il interprète immuablement la même scène, le même scénario »⁴⁸ comme je l'ai déjà dit. Y-a-t-il alors jeu ou une situation

⁴⁷ Je propose cette définition en référence à *La Crainte de l'effondrement* (Winnicott, non daté) : « crainte d'un événement du passé qui n'a pas encore été éprouvé. »

⁴⁸ ROUSSILLON R. (2004a), p.83.

référentielle non-jeu dans ce que l'on appelle le Jeu pathologique ? Il me semble que cette question ne doit pas être posée en ces termes mais bien plutôt en terme de *jeu manifeste* et de *jeu latent* comme le propose R. Roussillon à propos des psychothérapies d'enfants. Il rappelle que « Le jeu n'est pas semblable à lui-même, il comporte différents niveaux reliés entre eux, il « symbolise » un autre jeu, le jeu est toujours « double jeu ». »⁴⁹ Il fait ainsi la distinction entre l'expression manifeste du jeu et son sens latent : « Le jeu latent représente l'enjeu du jeu, ce qu'il accepte d'engager, de risquer à travers le jeu manifeste, ce qui se joue ou tente de se jouer dans et par le jeu manifeste, ce qui se masque et révèle tout à la fois dans le jeu manifeste. »⁵⁰

Il me semble qu'au-delà de sa simple expression manifeste, le Jeu pathologique recèlerait un jeu latent. Ce comportement répétitif que constitue le Jeu pathologique, peut être entendu et écouté dans ce qu'il recèle aussi de jeu « potentiel » resté en souffrance de déploiement. Cette répétition symptomatique pour Mafalda, Peter et Maurice, mettrait alors en scène un jeu qui n'a pu trouver sa forme de jeu et qui continue de se présenter comme formation psychique comportementale fixe, fixée, plutôt que de délivrer sa valeur représentative (Roussillon, 2004a). Il mettrait aussi en scène en quoi ils se refusent au jeu psychique, à l'enjeu psychique, en quoi ils vont signifier ce qui ne peut être joué.

Mais quel est ce jeu qui ne peut pas trouver sa forme de jeu et qui tente désespérément de se déployer dans cette compulsion à la répétition ? Quel est l'enjeu de ce jeu « potentiel » en souffrance d'expression ?

6. f) Transition.

Dans *Logique et archéologique du cadre psychanalytique* (1995), R. Roussillon fait un résumé de ces différents types de jeux avec leurs enjeux propres pour les connecter au processus psychanalytique. Je voudrais en faire un tour d'horizon rapide :

▷ « **Le jeu de coucou** » est un jeu inter-subjectif entre un sujet et un autre-sujet présent dans sa subjectivité propre. C'est la forme la plus précoce de jeu dans lequel trouver l'autre c'est se trouver soi, se retrouver, perdre l'autre de vue c'est se perdre soi-même. Son enjeu essentiel s'organise autour de la construction de l'identité primaire au sein d'une relation prenant valeur d'*homosexualité primaire narcissique*. Le visage maternel vient réfléchir une image de soi investissable avec l'introduction d'un écart, d'un « jeu », entre image de soi et image de soi dans l'autre, à la fois semblable et différent : R. Roussillon propose de définir cette relation d'*homosexualité primaire « en double »*. Le *sujet-en-quête-d'advenance* va pouvoir se « trouver/créer ».

▷ Autre jeu inter-subjectif, « **le jeu de la spatule** » décrit par D.W. Winnicott. Ce qui se trame derrière ce jeu c'est toute la question de la destructivité et de la différenciation sujet/objet. C'est ici que s'organisent l'expérience et le paradoxe du « détruit/re-trouvé » en écho aux réponses de l'objet et à sa survivance. « L'objet ainsi découvert dans son extériorité, une relation d'objet, nécessairement ambivalente, va pouvoir advenir. L'objet « survit », il est « découvert » comme objet de la pulsion, il est aimé. Mais du même coup le sujet dépend de lui ; l'objet peut être absent, manquer, et de cela il sera haï. »⁵¹

▷ « **Le jeu de construction** » tel que le révèle et l'explore R. Roussillon à travers le jeu de cubes, met en travail l'unicité du sujet qui doit se détruire tel qu'il a été fait par l'autre-sujet, pour se trouver fait par soi-même.

⁴⁹ ROUSSILLON R. (non daté), p. 4.

⁵⁰ ROUSSILLON R. (non daté), p. 4.

⁵¹ ROUSSILLON R. (1999), p. 177.

▷ Le jeu suivant c'est « **le jeu de la bobine** » (Freud, 1920). C'est un jeu auto-subjectif où l'autre-sujet n'est là que comme « spectateur », ce qui témoigne d'une topique interne en voie de construction pouvant s'externaliser sur le cadre du jeu. « La représentation s'affranchit de la perception, bien qu'elle continue à s'étayer largement sur elle. »⁵² L'enfant jouant se « donne » une partie de son expérience sous une forme symbolique dans son jeu à l'aide d'objets matérialisés.

▷ Le dernier jeu qu'il décrit c'est « **le jeu de miroir** ». Ici l'enfant se met en scène jouant dans son jeu. Il se représente se représentant. Le jeu a atteint un niveau de complexification et sophistication qui rend compte de l'acquisition d'une pensée réflexive.

Chaque jeu pour s'exprimer suppose que les précédents aient pu suffisamment se déployer et mettre en forme l'enjeu qu'il travaillait. À partir de là, j'aimerais proposer l'idée suivante : la clinique du Jeu pathologique viendrait re-questionner un jeu en particulier, un moment psychique singulier avec ses enjeux propres, au même titre que « le jeu de coucou », « le jeu de la spatule », « le jeu de la bobine », etc. Ce serait un jeu inter-subjectif qui face aux défaillances de l'environnement premier n'a pu prendre sa forme de jeu et ainsi délivrer tout ses potentialités. Ce jeu particulier serait « **le jeu de hasard** » avec ses enjeux.

Comment le définir ?

Pour tenter de le définir, j'aimerais interroger les enjeux métapsychologiques de *l'expérience de hasard* et faire référence au modèle du jeu. Un premier jalon pour cette réflexion sera pour moi les travaux de J. Piaget & B. Inhelder sur *La genèse de l'idée de hasard chez l'enfant*⁵³.

⁵² ROUSSILLON R. (1995), p. 198.

⁵³ PIAGET J. & INHELDER B. (1951), *La genèse de l'idée de hasard chez l'enfant*, Paris, PUF, 1974.

7) ÉLABORATION THÉORIQUE DE LA DEUXIÈME HYPOTHÈSE :

*L'expérience de hasard, alors tolérée dans son indécidabilité, serait un mode de figuration du sentiment subjectif de liberté. Dans cette addiction aux Jeux d'argent et de hasard, la rencontre avec l'expérience de hasard pour le sujet, réactualiserait un « manque-de-liberté-à-être » face au travail du traumatique et à la rigidité des défenses.
L'expérience de hasard serait alors tout autant « l'expérience-à-symboliser » que « l'expérience-pour-symboliser ».*

Au-delà de la métapsychologie psychanalytique, le hasard est un problème d'ordre métaphysique qui ne cesse de questionner le quotidien et c'est à fortiori un problème auquel « on évite le plus souvent de se heurter pour ne pas risquer de s'y blesser. »⁵⁴ Le hasard n'est pas saisissable en lui-même, mais ce n'est pas pour autant qu'il n'est pas une réalité. Premier temps pour sa définition, le hasard pourrait être pensé comme une expérience subjective ; une expérience du moi ; une expérience soumise au moi ; une expérience qui peut potentiellement mettre/re-mettre au travail le moi. Il y aurait une multitude de façons d'appréhender *l'expérience de hasard*. Je voudrais privilégier ici une direction qui est celle-ci : de par l'hypercomplexité de ce qu'elle figure, cette expérience soulève un bon nombre de paradoxes ; il va falloir en interroger certains.

7. a) « *L'idée de hasard* » selon une approche développementale.

De la « symbolisation-de-la-limite » à la « limite-de-la-symbolisation » : L'expérience de hasard, premier jalon.

Dans leur ouvrage, J. Piaget & B. Inhelder vont décrire trois étapes génétiques dans la compréhension de *l'idée de hasard*, qui exige progressivement l'acquisition d'un équilibre entre *assimilation* et *accommodation*, et cela à partir d'un contexte expérimental (l'expérience de mélange et irréversibilité⁵⁵ permettra d'illustrer leurs résultats). Il faut rappeler que dans la théorie de J. Piaget, *l'assimilation* est un processus qui consiste à incorporer un objet ou ses propriétés à l'intérieur d'un schème, alors que *l'accommodation* permet de modifier les structures cognitives existantes (schèmes et concepts) pour tenir compte des propriétés des objets. Quelles sont ces étapes :

- Dans la première (antérieure à 7-8 ans), il persiste une indifférenciation du possible et du nécessaire : ni opération, ni hasard, ni miracle, ni imprévu ne sont envisageables. Le petit Eli (4 ans) prévoit par exemple que les billes retourneront à leur position de départ, les rouges d'un côté et les blanches de l'autre. Après le résultat, « il remet les perles en ordre, comme si le mélange lui était désagréable. »

⁵⁴ MIJOLLA-MELLOR S. de (1998), p. 146.

⁵⁵ Lors de cette expérience, ils présentent à l'enfant un boîtier rectangulaire reposant sur un axe transversal qui permet de le faire basculer. A l'état de repos le boîtier est incliné le long d'un des deux petits côtés où 8 perles rouges et 8 perles blanches sont alignées et séparées par une petite cloison pour ne pas les mélanger. Lors d'un premier basculement les perles se mélangent, et il est demandé à l'enfant d'imaginer comment les perles se répartiront de part et d'autre de la petite cloison en rétablissant la position de départ.

► Dans la seconde de celles-ci (de 7-8 à 11-12 ans), il y a l'acquisition d'un certain nombre de notions : celles de nécessaire (par opérations déduites), de possible (comme indéterminé) et de réel (ou « donné ») qui aident à voir dans le hasard une réalité incomparable, c'est-à-dire irréductible aux opérations spatio-temporelles ou aux opérations logico-arithmétiques. Mar (9 ans) dit par exemple qu'« elles se brouilleront un petit peu », puis si on recommence « elles seront encore plus brouillées. » Mais quand on lui demande de prévoir les combinaisons, Mar semble très sceptique et peut sûr de son choix comme s'il y avait ici quelque chose de difficilement pensable.

► La troisième étape (après 11-12 ans) est une étape de synthèse du hasard et des opérations déductives qui s'organise selon une composition probabiliste : « interpréter le hasard [...] comme s'il était, du moins en partie, composable et réversible, c'est-à-dire, comme si l'on pouvait chercher à le déterminé malgré tout. »⁵⁶ Jen (13 ans) prévoit leur mélange de manière aléatoire et estime que peut-être sur 1000 essais, elles retourneront au moins une fois à leurs places d'origine.

Les auteurs mettent en perspective une pierre d'achoppement sur laquelle l'activité représentative semble butter : la question de l'indétermination. Une indétermination soit logico-mathématique, soit par détermination insuffisante d'ordre physique. Pour J. Piaget, le hasard c'est aussi ce qui résiste, dans le réel, au traitement des opérations « logiques », mathématiques et physiques. Il y aurait alors quelque chose de relatif à un manque-à-connaître actuel, un dépassement momentané des capacités d'intégration immédiates face à l'infinitude des mécanismes de détermination en jeu. L'émergence de *l'idée de hasard* selon J. Piaget serait en quelque sorte une tentative de « détermination de l'indéterminable » après un temps *d'expérimentation*, une localisation d'un inconnu qui serait par là-même susceptible d'être représenté en tant que fortuit. En ce sens on pourrait dire que *l'idée de hasard* figurerait la symbolisation-de-la-limite, symbolisation d'un inconnu comme inconnaissable, et dialectiquement, la limite-de-la-symbolisation, limite de l'activité de symbolisation elle-même. C'est un premier paradoxe que le hasard vient interroger. Mais le tolérer et l'accepter ne va pas sans difficultés. « Penser sa propre négation, sa propre limite, comme le rappelle R. Roussillon, ne s'effectue jamais sans résistances narcissiques, sans franchissement de ce qu'il y a de déplaisir à se pencher sur ce qui échappe inévitablement, même si c'est pour que cela échappe moins, ou pour mieux supporter que cela échappe. »⁵⁷ Cette problématique de la *réflexivité* psychique et des processus d'auto-information et d'auto-représentation portant sur la représentation et l'information elle-mêmes (Roussillon, 1999), paraît être au centre du concept *d'idée de hasard* de J. Piaget & B. Inhelder.

J'ai tenté de montrer précédemment en quoi la clinique du Jeu pathologique pouvait venir questionner l'impossibilité à pouvoir (se) connecter (à) et éprouver une partie de l'expérience de soi. Le Jeu pathologique témoigne de souffrances identitaires-narcissiques dans une quête *réflexive* d'une partie de soi à travers la compulsion à « Jouer » de Mafalda, P et Maurice. Je voudrais faire un pas de plus en proposant que le hasard, ou plutôt son *expérimentation*, viendrait ré-interroger une faille de la constitution d'un espace réflexif interne. Il serait par là aussi révélateur d'un manque.

⁵⁶ PIAGET J. (1950), pp. 244-245.

⁵⁷ ROUSSILLON R. (2004c), p. 86.

7. b) La relation à «l'objet hasardeux».

« Proposition de définition du hasard : Lorsqu'un phénomène possède plusieurs potentialités va en réaliser une de manière imprévisible. Le hasard est donc relatif aux connaissances du sujet, qui conditionnent la prévisibilité. »

Cette dimension de l'imprévu et de l'inattendu que propose Littré, correspond à la définition « subjective » du hasard, alors que la définition « objective » elle, inclut l'indéterminé et le non-délibéré comme je l'ai déjà partiellement évoqué. À partir d'une telle définition, la clinique semble révéler de nouveaux éléments de réflexion.

Mafalda, avec qui j'ai débuté ma recherche, va me parler du caractère « irrationnel » et non-maîtrisable de sa compulsion. Bien plus que le fait d'avoir tout perdu au Jeu, c'est le non-connaissable de ce qui la pousse à jouer qui devient très douloureux. Un douloureux inconnaissable la contraint à jouer. Elle n'est plus maîtresse de quoi que ce soit. Mais c'est aussi parce que c'est inconnaissable, et qu'elle n'y comprend strictement rien, que ça devient douloureux. Le trajet de vie de Mafalda est ponctué d'événements tragiques. Elle semble me dire que « le sort s'acharne sur elle. » La malédiction la poursuit maintenant encore avec son problème de Jeu. D'ailleurs jamais d'elle-même, elle n'aurait eu l'idée de mettre les pieds au Casino. Quelque chose ne cesse de se répéter, et malgré ses tentatives pour fuir, « ça fait toujours retour. » Ainsi elle me parlait de son rapport très particulier à l'imprévisibilité des Jeux mais aussi de la vie : *Quelque chose advient. Un rencontre, fruit du hasard. Elle ne pouvait la prévoir. Ses effets lui sont dévastateurs. Elle n'a plus son destin en mains. Une impossible maîtrise sur la vie et les aléas qui la composent.* Pour P. Aulagnier, « Vivre, c'est expérimenter de manière continue ce qui résulte d'une situation de rencontre. »⁵⁸

Mafalda vit l'imprévisibilité de manière douloureuse. Mais elle peut l'éprouver, *l'expérimenter*, et tenter d'en dompter les enjeux. Elle me révélait quelque chose de sa vie psychique : une rencontre avec un objet imprévisible se re-jouait ; un objet dont on ne peut pas anticiper la présence, un objet qui peut fuir à tout moment confrontant « le Moi aux risques de la dépression narcissique, sa rencontre à ceux d'effets excitants qui menacent de le déborder, l'effacement des limites Moi/Objet conférant à ce dernier un double pouvoir incestueux et aliénant. »⁵⁹ La vie et ses aléas, ont amené Mafalda au Casino. À l'occasion de cette rencontre fortuite et en apparence anodine, un déclenchement s'est opéré dans son monde intérieur (David, 1984). « Ce qui n'était que potentiel va s'actualiser »⁶⁰, rendant les fruits de la rencontre imprévisibles et indéterminables pour Mafalda. Une rencontre avec elle-même, « on ne rencontre jamais que soi-même. »⁶¹ C'est le hasard impénitent et taquin mais qui peut aussi se

⁵⁸ AULAGNIER P. (1975), p. 33.

⁵⁹ JEAMMET Ph. (2000), p. 100.

⁶⁰ MIJOLLA-MELLOR S. de (1997), p. 37.

⁶¹ DAVID C. (1984), p. 199.

révéler tyrannique, le hasard tel qu'A. Cournot⁶² le définit : la rencontre de deux séries indépendantes et linéaires, c'est-à-dire suivant leur propre déterminisme/possédant leurs propres potentialités, va en réaliser une de manière imprévisible.

C'est en commençant à réfléchir sur le rapport que Mafalda pouvait entretenir avec l'imprévisible et le hasard, puis en la confrontant à d'autre clinique, que je me suis aperçu que quelque chose dans le Jeu pathologique se tramait autour de cette question. Il y avait une expérience « impactante » pour le psychisme et qui venait imprimer chez le sujet une nécessité à ré-agir. Son destin pouvait être si différent d'un sujet à un autre que je finis par m'interroger sur sa nature. G. Rosolato (1957) prend le parti de dire que « Dans les Jeux de Hasard proprement dits, le joueur se trouve aux prises avec le Hasard, sans intermédiaires. » Or très peu des joueurs que j'ai pu rencontrer, mentionnent ce hasard qui est pourtant la composante essentielle de ces Jeux. Il a été très souvent question de jouer pour l'argent, de jouer pour jouer, etc. Le hasard semblait comme nié ou négativé. Pourtant il semble bien que derrière la maîtrise ou la tentative de maîtrise, se cachait la figure de cet « imprévisible du hasard », ce « non-maîtrisable de hasard. »

Avec Peter la « maîtrise » devenait une question récurrente : maîtrise active de l'expérience de la rencontre, contrôle du déroulement et du contenu des entretiens, etc. L'inédit et le changement ne pouvaient pas se manifester trop longtemps sans que ça ne devienne, même pour moi, surexcitant et disruptif. À mon tour, j'allais devenir un peu plus directif et entreprenant vis-à-vis de lui en réaction à la passivité qu'il me faisait vivre. Une passivité épuisante physiquement et psychiquement. Comme Peter avec les Jeux d'argent et de hasard, je devais mettre de l'emprise sur les imprévus qui pouvaient advenir, pour en nier l'occurrence. Lorsqu'il jouait, ce qui semblait le plus « excitant » pour lui, c'était de se donner l'illusion de pouvoir maîtriser le non-maîtrisable et l'imprévisibilité de ces Jeux. Comme s'il tentait de se confirmer l'idée d'un contrôle omnipotent sur la fatalité, la nécessité, l'inexorable loi du hasard. Ce rapport à l'imprévisibilité, Maurice va me le faire vivre intensément. Il va manquer à plusieurs reprises nos entretiens. Avant chaque entretien une question obsédante s'imposait à moi : Maurice va-t-il venir aujourd'hui ? Je vais vivre ces moments-là dans le doute, dans l'attente anxieuse - ce frisson de l'attente qu'impose *l'alea* (Caillois, 1958) - de son arrivée ou de sa non-arrivée, d'une « décision du sort ». J'étais tel le joueur qui attend « passivement et délibérément la décision d'une fatalité, risque sur elle un bien pour le multiplier proportionnellement aux chances de le perdre. »⁶³ Tout deux me donnaient l'impression que par leurs conduites ritualisées, ils se protégeaient d'un quelque chose qui tendait à se faire connaître mais dont l'advenance serait dangereuse. Pour Peter et Maurice, cette imprévisibilité semblait intolérable, intenable, comme si elle constituait potentiellement une menace.

⁶² Mathématicien et philosophe français (1801-1977).

⁶³ CAILLOIS R. (1958), p. 59.

P. Aulagnier explique ce rapport particulier que le joueur peut entretenir avec le hasard : « Le Je recherche une situation dans laquelle il jouit de sa rencontre avec le hasard anonyme et, comme nous le verrons, un hasard nié. »⁶⁴ Le hasard, rajoute S. de Mijolla-Mellor, « est fixé alors qu'il devrait normalement inclure la variable de l'inattendu comme une dimension qui ne remet pas en question la notion de projet. »⁶⁵

Dans le cas de Peter et de Maurice, peut-être plus que chez Mafalda, le hasard serait-il nié ? En quoi le serait-il ? L'éprouver constituerait-il une menace psychique ? Et pourquoi ?

7. c) Réflexion métapsychologique sur le hasard.

Une remise en jeu psychique continue : L'expérience de hasard, deuxième jalon.

« Certaines insuffisances de notre fonctionnement psychique et certains actes en apparence non-intentionnels se révèlent, lorsqu'on les livre à l'examen psychanalytique, comme parfaitement motivés et déterminés par des raisons qui échappent à la conscience. » (Freud S., 1901, p. 301)

Avec cette formulation, S. Freud introduit *Déterminisme, croyance au hasard et superstition. Points de vue* en 1901. Après une longue argumentation clinique sur le déterminisme de nombres et de noms, il va faire le distinguo entre un hasard intérieur (*Einfall*) et un hasard extérieur (*Zufall*). Lui, précise-t-il, croît au *hasard-Zufall*, extérieur et réel, mais le *hasard-Einfall*, intérieur et psychique, au regard du déterminisme inconscient ne peut exister. Il considère le superstitieux comme celui qui nie la contingence du *hasard-Zufall* pour le rendre prédictible et déterminable, au profit d'un *hasard-Einfall* qui s'apparente à un mouvement de négation du déterminant réalité psychique : « en premier lieu, il [le superstitieux] projette à l'extérieur une motivation que je cherche à l'intérieur ; en deuxième lieu, il interprète par un événement le hasard que je ramène à une idée. »⁶⁶ Mais peu avant d'introduire cette distinction, il affirme qu'« On sait que beaucoup de personnes invoquent à l'encontre d'un déterminisme psychique absolu leur conviction intime de l'existence d'un libre-arbitre. Cette conviction refuse de s'incliner devant la croyance au déterminisme. »⁶⁷ N'est-ce pas du commun des mortels dont parle S. Freud ici ? Le *hasard-Einfall* semble dire S. Freud, c'est notre libre-arbitre celui de « ne pas trop connaître » ce qui ressort de la détermination psychique. S. de Mijolla-Mellor estime en effet que :

« pour Freud, reconnaître l'existence du hasard apparaît comme garant de liberté, préservation de la reconnaissance d'une aire d'indétermination. »⁶⁸

On constate alors que le hasard possède une double face : externe, *Zufall*, et

⁶⁴ AULAGNIER P. (1979), p. 178.

⁶⁵ MIJOLLA-MELLOR S. de (1998), p.162.

⁶⁶ FREUD S. (1901), pp. 323-324.

⁶⁷ FREUD S. (1901), p. 319.

⁶⁸ MIJOLLA-MELLOR S. de (1998), p.154.

interne, *Einfall*. Le hasard serait la juxtaposition d'un phénomène objectif (externe et physique) et d'un phénomène subjectif (interne et psychique). Ainsi croire en l'existence du hasard serait contrairement au superstitieux mais aussi peut-être à S. Freud, accepter et tolérer le paradoxe de son indécidabilité topique et admettre qu'il ne soit pas résolu. Comme l'objet transitionnel de D.W. Winnicott, à la question « Cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ? » L'important est qu'aucune prise de décision n'est attendue sur ce point. La question elle-même n'a pas à être formulée. »⁶⁹ Ainsi *l'expérience de hasard* peut faire office d'aire intermédiaire d'expérience et d'*espace potentiel* en termes winnicottiens. Elle est aussi dans ce prolongement, une *expérience d'indétermination* (Roussillon, 2004b) où l'enfant s'est éprouvé suffisamment « indéterminé » face à sa pulsion en présence de l'objet.

« Nous supposons ici que l'acceptation de la réalité est une tâche inachevée, qu'aucun être humain n'est affranchi de la tension que suscite la mise en rapport de la réalité intérieure et de la réalité extérieure ; nous supposons aussi que cette tension peut être relâchée grâce à l'existence d'une aire intermédiaire d'expérience qui n'est pas contestée (les arts, la religion, etc.) ; cette aire intermédiaire est en continuité directe avec l'aire ludique du jeune enfant qui est « perdu » dans son jeu. »⁷⁰

Le rapport entre *expérience de hasard* et re-mise en jeu psychique peut être ainsi fait à partir de S. Freud et de D.W. Winnicott. *L'expérience de hasard* au même titre que l'expérience culturelle, bien que sur un registre différent, serait l'une des héritières de l'élargissement des phénomènes transitionnels qui permettent une exploration et un enrichissement de soi, si et seulement si, l'environnement premier a pu être éprouvé comme transformable par le sujet (Bollas, 1989). Ceci ne peut advenir qu'à condition que cette expérience soit éprouvée comme n'appartenant ni à la réalité du dedans ni à la réalité du dehors.

Ceci dit, le modèle du jeu nous apprend autre chose. L'expérience de « jouer » est une expérience du moi où les catégories semblent, tout du moins, partiellement suspendues : dedans/dehors, perçu/halluciné, acte/représentation, etc. C'est par cette suspension des oppositions que le jeu va pouvoir prendre valeur et sens, et ainsi « délivrer ses potentialités transformatrices ses capacités de symbolisation. »⁷¹ Ce processus transitionnel déconstruit la question de l'origine des phénomènes, qu'ils soient perçus objectivement ou subjectivement, pour qu'elle soit rendue indécidable (Roussillon, 2001). Mais cette indécidabilité recèle des potentiels de sidération et de confusion importants. B. Duez fait de *l'indécidable le paradigme formel de tout vécu traumatique* :

« le sujet se trouve radicalement délocalisé de lui-même par une impossibilité à décider ce qui est de Soi et ce qui est de l'autre, ce qui est intérieur et ce qui est extérieur, ce qui est la source et ce qui est le but de la pulsion. »⁷²

Le paradoxe de son indécidabilité posséderait tout à la fois une virtualité

⁶⁹ WINNICOTT D.W. (1971), p. 46.

⁷⁰ WINNICOTT D.W. (1951), p. 183.

⁷¹ ROUSSILLON R. (2004a), p. 89.

traumatique (Duez, 2002) et les potentialités d'une exploration féconde de soi (Roussillon, 2001). C'est pourquoi l'expérience du jeu ne peut s'effectuer dans n'importe quelles conditions. Il nécessite pour sa large expression des conditions bien particulières. Une fois ces conditions remplies, l'indécidabilité de l'origine pourra être tolérée et aucune « décision » narcissique d'urgence quant à la causalité des expériences ne sera prise. Ouvrant « le débat », le *sujet-enquête-d'advenance* peut se réaliser dans ses potentialités. Il se trouve ainsi ouvert, comme le souligne R. Roussillon, « la possibilité d'une relation possible avec l'inconnu à venir qui ne soit pas d'emblée d'une simple forme de l'action de la contrainte ou de l'automatisme de répétition. »⁷³ C'est cette *negative capability* à assumer la recherche dans l'obscurité de la réponse souhaitée, dont parle le poète J. Keats, et qui sera repris par W.R. Bion et à sa suite A. Green (1973). Une capacité au négatif, une capacité à pouvoir tolérer ce qui n'est pas encore advenu.

Par conséquent ce qui ressort du hasard de par son *expérenciation*, c'est ce qui, au demeurant, est non-encore-advenu, inconnu, resté jusque-là inédit (c'est à partir de *l'Imaginaire du hasard* (1957) que G. Rosolato a théorisé la *Relation d'inconnu* avant de lui consacrer un livre). Elle peut prendre aussi la forme d'un *inconnaisable-de-soi* (Rosolato, 1957). *L'expérience de hasard* semble posséder de grandes similitudes avec l'expérience première sur laquelle la psyché doit assurer une « main-mise ». Elle peut être sur le fond, énigmatique, hypercomplexe et indécidable. Mais aussi contraignante, le sujet n'en a pas « choisi l'occurrence, il n'en a pas choisi non plus la nature et la complexité, elle s'est imposée à lui du fait de sa vie et aux conjonctures auxquelles celle-ci l'expose »⁷⁴ (commentaire que fait R. Roussillon sur *l'expérience première*). Une hypothèse théorique complémentaire serait de dire que *l'indécidabilité de l'originare*, et l'histoire de la subjectivation en présence de l'objet, pourraient se voir re-questionnée dans leurs avatars, leurs ratés, par la confrontation du moi à ce que je tente de définir comme *expérience de hasard*.

L'exemple que donne S. Freud à propos du paranoïaque, s'inscrit dans cette difficulté à tolérer l'inédit que Maurice et Peter me faisaient vivre : « Alors que l'homme normal admet une catégorie d'actes accidentels n'ayant pas besoin de motivation, catégorie dans laquelle il range une partie de ses propres manifestations psychiques et actes manqués, le paranoïaque refuse aux manifestations psychiques d'autrui tout élément accidentel. »⁷⁵ G. Rosolato dirait lui que « Cet inconnu toujours présent, le paranoïaque le fait virer au toujours connu. »⁷⁶

Ainsi quand ces conditions ne sont pas présentes, l'expérience de jeu, et par extension *l'expérience de hasard* pour Peter et Maurice, peuvent être une expérience « «

⁷² DUEZ B. (2002), p. 115.

⁷³ ROUSSILLON R. (2001), p. 40.

⁷⁴ ROUSSILLON R. (2004a), p. 87.

⁷⁵ FREUD S. (1901), p. 321.

⁷⁶ ROSOLATO G. (1957), p. 216.

dangereuse » dans la mesure où la psyché accepte d'abandonner ses défenses, d'abandonner les défenses qui lui ont permis de dompter le vif de l'expérience première. »⁷⁷ Ainsi comme le poursuit R. Roussillon, cette « expérience présente donc un risque, celui que la menace première de débordement se répète ou se réactive au moment de sa re-présentation. »⁷⁸ Une levée partielle des mécanismes de défense, comme du clivage, peut favoriser l'activation automatique des trace mnésiques perceptives des expériences non-subjectivées, non-symbolisées, émanant des zones traumatiques primaires sous formes hallucinatoires : ces éléments *clivés au moi* (Roussillon, 1999). Ouvrir la voie de la transitionnalisation peut se faire au risque de la reviviscence d'affects irréprésentables. Il risque de répéter dans le jeu le même et échec de la subjectivation, le même et échec de la symbolisation primaire du rapport à l'objet. Jouer peut se faire au risque de l'affect d'effondrement (Mellier, 2002). On comprend mieux la formulation de D.W. Winnicott quand il dit que le jeu (*play*) « est toujours à même de se muer en quelque chose d'effrayant »⁷⁹, ce que par ailleurs, Maurice, Peter et Mafalda semblaient vouloir me dire.

Mais quelles sont ces conditions qui vont permettre au jeu - dans l'expérimentation du phénomène hasard - de s'exprimer sans risque excessif, et avec lui, toutes ses potentialités « symbolisantes », et permettre aussi de tolérer et d'accepter son statut indécidabilité topique ?

7. d) Le Jeu pathologique, une interrogation qui ne trouve pas d'apaisement interne : l'articulation dialectique entre liberté et contrainte.

Dans les entretiens, Mafalda, Peter et Maurice semblaient me transmettre une interrogation qui n'arrivait pas à être nommée, qualifiée dans leur monde interne. Je me sentais alors comme emprisonné dans la relation à l'autre comme eux avec le Jeu. Ma propre « marge de manœuvre » me paraissait alors considérablement réduite. C'était comme s'ils me faisaient vivre ce qu'eux-mêmes avaient vécu passivement et certainement *primitivement* dans la rencontre avec l'objet primaire, sans pouvoir l'élaborer. Cette interrogation interne qui m'était adressée, pourrait-elle être celle de la valeur intrinsèque de leur liberté, face à ce qui les contraint à « jouer » ?

L'expérience de reprise ludique de ce qui a été *expérencié* dans un premier temps, doit pouvoir s'inscrire dans « une liberté illusoire - le sentiment de sa gratuité - pour déboucher aléatoirement sur une liberté véritable, conquise par la symbolisation dans la répétition »⁸⁰ commente J.-L. Donnet. Cette idée d'un niveau de liberté nécessaire de R. Roussillon (2004a), est un préalable à la suspension des oppositions topiques qu'implique le processus transitionnel. Mais la liberté ne va pas de soi, elle est illusoire, ce que rappellent R. Roussillon et

⁷⁷ ROUSSILLON R. (2004a), p. 87.

⁷⁸ ROUSSILLON R. (2004a), p. 87.

⁷⁹ WINNICOTT D.W. (1971), p. 103.

⁸⁰ DONNET J.-L. (2005), p. XXII.

J.-L. Donnet. L'expérience subjective « première » doit avoir un caractère non-contraint, libre, c'est-à-dire offrir une « liberté externe », qui sera « nécessaire pour « découvrir », inventer et accepter, assimiler ce qui contraint de l'intérieur, la symbolisation et ses règles. »⁸¹ C'est sur ces modalités de présence de l'objet premier d'amour, l'environnement maternant, que l'expérience transitionnelle peut se fonder. Ce n'est que dans ces conditions aussi que l'autre face de la liberté, la « liberté interne », pourra être « trouvée/créée », trouvée pour être créée, pour être conquise dans et par le jeu. Cette liberté de base conquise, le jeu peut devenir une activité sans risque, créative, exploratoire de soi et de réalisation des potentialités du sujet. Le jeu pourra être éprouvé dans une « liberté de pouvoir recommencer *qui* est fondamentale, quel que soit le contenu du jeu ; je joue à ma convenance sans raison, parce que j'en ai envie, pour mon seul plaisir. »⁸²

L'expérience de hasard pourrait être envisagée aussi, dans son registre transitionnel, comme cette exploration de soi et de l'autre, de l'objet - cette tâche inachevée dont parle D.W. Winnicott - de cette liberté illusoire toujours à conquérir : la liberté, *cette conquête sans fin* (Nadal, 1990). R. Roussillon fait un commentaire instructif à propos des psychothérapies d'enfants : « C'est aussi quand cette liberté de base n'est pas conquise, pas encore conquise, que les « joueurs » s'engagent dans des jeux compulsifs, stéréotypés, dans les jeux « contraints », répétitifs, sans créativité, sans enjeu autre que la conquête préalable, que la mise à l'épreuve, de la liberté. »⁸³

Mafalda, Peter et Maurice seraient dans cette conquête et cette mise à l'épreuve de leur liberté. Ce *jeu de hasard* qui n'a pu prendre sa forme de jeu face aux inadéquations de l'environnement premier - cet objet primaire hasardeux - et qui reste en « souffrance », révélerait l'enjeu de trouver/créer cette « liberté interne ». Mais faudrait-il alors envisager *l'expérience de hasard* comme un mode de figuration du sentiment subjectif de liberté d'être, et aussi, comme l'expérience subjective par laquelle la liberté peut être conquise ?

7. e) « Le hasard c'est la liberté ».

Un mode de figuration du sentiment subjectif de liberté : L'expérience de hasard, troisième jalon.

Revenons en à S. Freud pour tenter de comprendre l'enjeu de cette quête effrénée. Pour lui la préservation et la reconnaissance d'une aire d'indétermination entre le *hasard-Einfall* et le *hasard-Zufall* garantit notre liberté. C'est un espace d'indétermination fécond où peut se déployer toute la libre créativité primaire de son être propre et qui se révèle être le produit de la capacité à jouer et de la malléabilité/souplesse de l'organisation du moi, ce que rappelle D.W. Winnicott en ajoutant que « la majorité des gens sont, relativement, en bonne santé et ils

⁸¹ ROUSSILLON R. (2004a), p. 88.

⁸² DANON-BOILEAU H. & DEDIEU-ANGLADE G. (2003), p. 225. *Rajouté par moi.*

⁸³ ROUSSILLON R. (2004a), p. 88.

jouissent de leur santé sans être trop conscients ou même sans le savoir. »⁸⁴ Finalement le *sentiment subjectif de liberté* c'est un peu de jeu - une certaine marge de manœuvre - dans un ensemble plus vaste de déterminations (L. Szondi). « Chaque sujet dispose d'une marge de jeu, d'une certaine marge de choix, même s'il n'est pas libre du contexte de celui-ci. »⁸⁵ La liberté c'est l'indéterminé de soi, de ce qui de soi n'est pas encore advenu. *L'expérience de hasard*, dans la reconnaissance de son statut d'indétermination, d'informe et d'indécidabilité, c'est la liberté.

Dans *Jeu et réalité*, D.W. Winnicott dit à propos d'une de ses patientes :

« ...l'environnement s'était montré, semblait-il, incapable de lui permettre, pendant son enfance, d'être informe et l'avait, à ses yeux, « découpée » d'après un patron dont les formes avaient été conçues par d'autres. »⁸⁶

Dans l'extrait ci-dessus, D.W. Winnicott fait référence à cette propriété de l'environnement qu'il appelle l'aire de l'informe - *formlessness* dans le texte - cette qualité d'être sans forme et propice pour que la créativité primaire et l'éprouvé de liberté puissent se déployer, se « trouver/créer ». L'éprouvé de liberté bien qu'illusoire, c'est un état d'indétermination sur lequel se fonde la subjectivation potentielle (Roussillon, 2004b).

Aux antipodes du *formlessness*, le traumatisme primaire implique une subjectivation « forcée », une « décision » narcissique sur la causalité, pour « forclure » une indécidabilité devenue traumatique (Duez, 2002). L'éprouvé de *formlessness*, d'indétermination, est menacée pour laisser place à un état de détermination de soi, une « forclusion » de et dans la subjectivité. Le traumatisme primaire, conjoncture d'un état de détresse et de manque d'objet, menace donc de rompre le *continuum* de l'éprouvé d'indétermination de soi et l'acquisition de la face interne de la liberté.

Dans ces conditions, on pourrait mieux comprendre l'effet de fascination qui a « frappée » Mafalda dans sa rencontre avec les Jeux. Cette rencontre semble avoir tout chamboulé, voire, tout « remis en jeu ». Le sol des évidences pour Mafalda, venait de se rompre (Mljolla-Mellor, 1998). *L'expérience de hasard* serait pour elle une expérience *Unheimliche* (Freud, 1919), figurant l'impact au niveau du moi du retour intoxicant du semblable pris pour le même et mettant au premier plan une mésorganisation profonde du *sentiment subjectif de liberté*. *L'expérience de hasard* comme mode de figuration du *sentiment subjectif de liberté*, serait alors révélatrice d'un *manque-de-liberté-à-être*. La conséquence d'une telle rencontre, A. Green la métaphorise comme suit :

« Il faut en effet poursuivre la réflexion sur les relations entre perception et représentation et analyser ce que nous avons essayé de traduire en image : celle d'une représentation interne plus ou moins abolie, rencontrant une perception externe qui la réactive à partir du réel. Lorsque cette situation se réfère à un trauma, nous avons comparé les deux trains de la représentation et de la perception comme lancés à toute vitesse sur les mêmes rails, partis de directions opposées, voués inéluctablement à une collision

⁸⁴ WINNICOTT D.W. (1969), p. 73.

⁸⁵ ROUSSILLON R. (2004d), p. 421. *Rajouté par moi.*

⁸⁶ WINNICOTT D.W. (1971), p. 78.

catastrophique et mutuellement destructrice. »⁸⁷

Ainsi si on reprend l'énoncé de S. Freud où il constate qu'une « série d'expériences nous fait également reconnaître sans peine que c'est seulement le facteur de répétition non intentionnelle qui imprime le sceau de l'étrangement inquiétant à quelque chose qui serait sans cela anodin, et nous impose l'idée d'une fatalité inéluctable là où nous n'aurions parlé sans cela que de « hasard » »⁸⁸, on peut dire que *l'expérience de hasard* ne peut plus être reconnue ni préservée comme une expérience d'indétermination de soi pour laisser place à l'automatisme de répétition, quand elle vient révéler chez le sujet, par ailleurs joueur, un danger imminent pour son sentiment d'identité : *son manque-de-liberté-à-être*. Il semble bien que Mafalda, Peter et Maurice ne pouvaient plus laisser de place au(x) hasard(s), et leur compulsion dans le Jeu semblait signifier l'imminence de ce danger.

La confrontation avec *l'expérience de hasard* pour Peter, Maurice mais aussi Mafalda, semble re-questionner au-delà de l'événement traumatique primaire en lui-même, la valeur intrinsèque de leur liberté et de leur marge de manœuvre. *L'expérience de hasard*, cette *expérience d'indétermination* (Roussillon, 2004b), serait un mode de figuration du *sentiment subjectif de liberté*, et pour ceux qui ne peuvent suffisamment jouir de leur liberté, la commémoration mortifère d'un *manque-de-liberté-à-être*.

7. f) La liberté : une présence silencieuse et la violence de son manque.

Dans son texte demeuré inédit jusqu'à sa mort et intitulé *Liberté*, D.W. Winnicott discute la question de la liberté par un versant bien particulier, celui du sentiment de liberté. L'auteur fait de ce sentiment, ou plutôt de son manque, la base de la mauvaise santé psychiatrique. La vie est régie par un vaste ensemble de déterminismes, mais globalement nous nous *sentons* libres, nous dit D.W. Winnicott. Le sentiment de liberté résulterait selon lui, de l'aménagement d'un espace de manœuvre suffisant dans l'organisation des défenses, défenses qui constituent une part essentielle de la structure de la personnalité. Cet espace permet ainsi l'expression d'une vision créatrice^B de la vie. C'est une idée également présente dans *La créativité et ses origines* (Winnicott, 1971) : « vivre créativement témoigne d'une bonne santé et que la soumission constitue, elle, une base mauvaise de l'existence. »⁸⁹ *Liberté* et *créativité* sont des synonymes dans la pensée de D.W. Winnicott. La *créativité* serait tout autant l'effet de s'éprouver subjectivement libre, que le motif de ce sentiment de liberté d'être : il est tout aussi important de prendre en compte la *créativité* comme un espace de production de soi

⁸⁷ GREEN A. (2002), p. 292.

⁸⁸ FREUD S. (1919), p. 240.

^B On envisage ici la créativité en terme winnicottien, c'est-à-dire « dans son acceptation la plus large, sans l'enfermer dans les limites d'une création réussie ou reconnue, mais bien plutôt en la considérant comme la coloration de toute une attitude face à la réalité extérieure » (Winnicott, 1971, p. 128).

⁸⁹ WINNICOTT D.W. (1971), p. 128.

nécessaire à l'advenue du sujet à lui-même, que la *liberté*, celle d'être capable de (se) créer sans contrainte et librement (dans) ce qui d'inédit va pouvoir advenir ou de ce qui d'inconnu n'est pas encore advenu : c'est l'avenir en tant qu'à-venir. C'est la définition même du « trouvé/créé » winnicottien. Encore une fois l'important n'est pas d'apporter de décision à la question « Cette chose l'as-tu conçue ou t'a t'elle été présentée du dehors ? » Par ailleurs, nous dit D.W. Winnicott, une trop grande rigidité dans l'organisation des défenses, fait que les gens se plaignent du manque de liberté, du manque d'être libre de créer : « ils ne peuvent plus voir le monde de manière créative. »⁹⁰ Le sujet n'a plus de marge de manœuvre, le *travail du traumatique* (B. Duez) exige une telle mobilisation des défenses que la liberté ne peut prendre forme.

C'est bien le cas de Mafalda qui souffre de ce manque « de marge de manœuvre » dans sa praxie. Elle voudrait pouvoir y mettre fin immédiatement. « Si seulement il pouvait exister une solution. » Aussi, la monotonie de nos entretiens semblait faire écho à une vision peu créatrice de la vie. Cette douleur qu'elle m'exhibait, pouvait être entendue comme une plainte, une impuissance à pouvoir « se sentir » libre dans tous les domaines de la vie. Mafalda semblait éprouver un manque de liberté à être et un vide intérieur pour me le faire vivre à mon tour. Elle me faisait comprendre que quelque chose tendait à se mettre en forme sans toutefois y parvenir. Cet environnement du Jeu, véritable métonymie d'une *Mère d'emprise* mais aussi d'*imprévisibilité*, la forçait à ré-agir et à se re-mettre psychiquement en jeu, la contraignait à symboliser la contrainte pour que lui soit restituée sa liberté.

La douleur de Mafalda dans nos entretiens, me semblait devenir comme ce « lieu » de conquête et de mise à l'épreuve de cette liberté de base mal-appropriée, comme l'expression douloureuse d'un manque de liberté. Une douleur ambiante et indécidable où ce jeu « potentiel » en mal d'expression tentait de se déployer. Cet « indice de souffrance », C. Chabert en fait un *pseudo-espace potentiel de figuration*, un substitut aux phénomènes transitionnels :

« Le lieu de la souffrance devient l'équivalent d'un espace transitionnel dont la question de l'appartenance - au corps ou à la psyché - au sujet ou l'autre ne se pose plus vraiment. »⁹¹

On pourrait évoquer qu'en s'étant encore une fois ruinée au Jeu, Mafalda tente d'expier une faute, comme pour tenter de donner du sens à ce qui lui échappe. Elle exprime un impérieux besoin de causalité sur le fortuit qu'elle *expérimente*, pour tenter d'en « dompter » les enjeux. Elle s'attribue alors la faute dans une forme de retournement contre soi, une faute non-subjectivée nous dit S. Freud. Ainsi Mafalda semblait avoir « commis un crime (laissé indéterminé) qui doit être expié par toutes ces procédures de douleurs et de tortures. »⁹² Cette culpabilité et la douleur qui l'accompagne étaient alors activement recherchées pour rationaliser

⁹⁰ WINNICOTT D.W. (1971), p. 133.

⁹¹ CHABERT C. (2003), p. 85.

⁹² FREUD S. (1924), p. 290.

et payer de sa personne « ce crime laissé indéterminé » :

« Si paradoxal que cela puisse paraître, il me faut dire que le sentiment de culpabilité préexistait à la faute [celle de s'être ruinée] : ce n'est pas de celle-ci qu'il procéderait, mais au contraire la faute procéderait du sentiment de culpabilité. »⁹³

Le statut d'indétermination de ce crime lui semble affreusement douloureux. En se rendant coupable d'avoir tout perdu, elle s'auto-affectait de l'expérience d'imprévisibilité d'une mère-environnement, prenait cette « décision » narcissique d'urgence quant à la cause (en se rendant coupable elle-même), préférable à l'indétermination et l'agonie psychique. « Elle se met volontairement en échec. » Par là aussi, elle venait « forclore » partiellement le statut d'indétermination et d'indécidabilité de *l'expérience de hasard*. Mafalda semblait être prise entre les deux pôles paradoxants de l'expression d'un jeu « potentiel » qui dans sa rencontre avec *l'expérience de hasard* s'était réactualisée (Aulagnier, 1975) : une potentialité d'exploration féconde de soi, et conjointement, une virtualité traumatique. Cette situation, de par son impossible dénouement, révèle un paradoxe. C'est une situation d'impasse voire de double impasse dans laquelle Mafalda semblait être enfermée : comment Mafalda pourrait-elle s'approprier cette liberté, quand celle-ci, est une des pré-conditions à sa symbolisation ?

La rencontre avec *l'expérience de hasard*, est l'occasion pour Mafalda d'éprouver douloureusement cette inconnue de liberté, cette inconnue d'indétermination de soi, pour tenter de la symboliser et de se l'approprier subjectivement. Elle jouait le jeu au risque de s'y perdre, au risque de tout perdre. *L'expérience de hasard* comme mode de figuration de sentiment subjectif de liberté, était pour elle autant « l'expérience-pour-symboliser » que « l'expérience-à-symboliser »⁹⁴. *Les restes du réel de l'expérience*, ses manques, ne cessent de relancer le travail de représentation de la psyché. Les conduites répétées compulsivement de Mafalda montrent ce travail acharné qu'exige la vie, qui pousse toujours à reprendre pour le poursuivre, la symbolisation et l'appropriation subjective de la part d'inconnu qui habite le sujet (Roussillon, 2001). Mais ce travail joue sur des bases qui, lorsqu'elles ne sont pas acquises, vont pervertir/travestir le jeu (*play*) et le rendre dangereux dans (par) son expression.

À propos du « jeu de hasard » :

Je voudrais reprendre ici la définition du « jeu de hasard » à partir des éléments que j'ai évoqués. Lorsqu'il peut-être joué, il permettrait alors d'expérimenter l'indéterminé, l'inédit, l'inconnu, l'indétermination de soi, la gratuité de ce que l'on entreprend, son libre-arbitre, son libre-choix... de « trouver/créer » sa liberté pour se la re-donner soi-même, pour la faire sienne.

⁹³ FREUD S. (1915-1916), p. 135.

⁹⁴ En référence à l'objet maternel premier qui est paradoxalement « l'objet-pour-symboliser » et « l'objet-à-symboliser » (ROUSSILLON, 1999).

7. e) Transition.

Peter et Maurice, dans le caractère manifestement passionnel de leur conduite, me faisaient comprendre que pour eux l'enjeu était d'une nature sensiblement différente de Mafalda. Eux semblaient ne pas jouer le jeu. Au contraire, ils semblaient tout faire pour s'en défendre. C'est comme s'ils avaient pu cerner ce manque avant même de l'avoir éprouvé et rencontré (« le Jeu ça n'a pas été un coup de foudre » me disait Maurice), pour le maîtriser et ainsi tenter de l'évacuer. Ils ne peuvent se risquer à éprouver *l'expérience de hasard* dans ce qu'elle comporte d'imprévisibilité et d'indécidabilité topique. « Le hasard est comme nié ». Son *expérimentation* recelait pour eux une catastrophe imminente, celle d'un jeu terrifiant, sidérant, et revivifiant l'état traumatique. Peter et Maurice (mais aussi Mafalda dans une moindre mesure) semblaient mettre en exergue une solution psychique contre cette collision catastrophique et ces effets de collusion psychique, de *collapsus topique* (Janin, 1996). Ici, « Tout manque risquant de réinvestir l'état traumatique, toute relation qui peut générer un retour du manque sera évitée ou « gelée ». »⁹⁵

⁹⁵ ROUSSILLON R. (1999), p. 25.

8) DISCUSSION DE LA TROISIÈME HYPOTHÈSE :

Le Jeu pathologique semblerait être travaillé par un processus de fétichisation. Ce processus élit un « objet » comme emblème-subjectif-de-liberté-d'être. Il tenterait pour sa part, de masquer la ou les failles de la transitionnalisation interne en suturant les déchirures survenues dans la trame de l'éprouvé premier de liberté d'être, pour que puisse se poursuivre le travail de symbolisation du rapport à l'expérience. Au delà d'une défense à caractère existentiel, le fétiche mettrait aussi en exergue un processus archaïque.

À propos des personnalités « as if » décrites par H. Deutsch, J.-B. Pontalis rappelle l'importance de la réalité extérieure pour ces patients :

« Ils n'expulsent pas le dedans dans le dehors, comme le psychotique dans un processus éminemment défensif de projection, de déni et d'omnipotence ; ils ne mettent pas en scène, comme l'hystérique, un scénario déjà organisé en scènes fantasmatiques. Nous dirions plutôt qu'ils trouvent leur scène psychique dans le monde extérieur, ils ont besoin d'un metteur en scène pour exister. »⁹⁶

Tels pourraient être les Jeux d'argent et de hasard, pour Mafalda, Peter et Maurice : *un metteur en scène externe*. Mais ce dernier révèle plusieurs ambiguïtés. Ce qu'il met en scène c'est un scénario fixe voire « stéréotypé ». Dans une formulation que j'ai déjà citée auparavant, D.W. Winnicott dit que « le jeu est toujours à même de se muer en quelque chose d'effrayant. » Il poursuit et estime que « l'on peut tenir les jeux (*games*), avec ce qu'ils comportent d'organisé, comme une tentative de tenir à distance l'aspect effrayant du jeu (*playing*). »⁹⁷ Le *game*, semble dire D.W. Winnicott, c'est un *play* enserré dans de telles règles, rigides, qu'il n'offre plus cet écart nécessaire entre le jeu lui-même et ses règles (Donnet, 2005), cet espace de liberté nécessaire au déploiement de la créativité primaire. J. Hochmann apporte une idée complémentaire :

« De même que l'illusion et le trompe-l'œil se renversent l'un dans l'autre, de même le fétiche peut se transformer en objet transitionnel et, réciproquement, il y a de l'un à l'autre une incessante dialectique (métaphorométonymique, selon l'expression de Guy Rosolato). L'un n'existe que sur fond de l'autre, si bien que l'objet transitionnel est un fétiche qui bouge et le fétiche un objet transitionnel arrêté. »⁹⁸

Pour reprendre la formulation de D.W. Winnicott, on pourrait dire que tout *game* est à même de se transformer en un *play*, et inversement, tel le fétiche et le transitionnel décrit par J. Hochmann. Que sont alors ces Jeux d'argent et de hasard ?

8. a) *Les Jeux d'argent et de hasard et le paradoxe d'un jeu-non-jeu.*

Dans son ouvrage *Les jeux et les hommes* (1958), R. Caillois qui ambitionne l'établissement d'une sociologie et d'une classification des différentes formes de culture en fonction de la prédominance de certain type de jeux, définit le « jeu » comme universel et

⁹⁶ PONTALIS J.-B. (1977a), p. 166.

⁹⁷ WINNICOTT D.W. (1971), p. 103.

nécessaire. Il lui attribue un certain nombre de critères qui lui sont spécifiques : c'est pour lui une activité libre, séparée, incertaine, improductive, réglée et fictive. Il dit aussi que le jeu se caractérise par sa nature divertissante et amusante, et une forme d'inventivité qui n'est pas sans rappeler les théorisations de D.W. Winnicott à la même époque (1951). Liberté, convention, suspension du réel, espace et temps délimités sont alors les pré-requis pour que son potentiel créateur puisse s'exprimer. Ces critères qu'il dégage, s'appliquent largement aux Jeux d'argent et de hasard : ils ont leurs lieux séparés, délimités en marge de la vie sociale ; ils sont incertains car régis par les « lois du hasard » ; improductifs, ils ne créent pas de richesses mais « ils les déplacent seulement » rappelle R. Caillois ; et permettent de s'évader un moment de la réalité... seul le critère de liberté peut poser problème dans le cas du Jeu pathologique.

Par ailleurs, pour que l'activité de jeu délivre toute sa valeur créatrice et proprement « symbolisante », celle du *play*, il doit pouvoir s'inscrire dans ce que D.W. Winnicott a appelé un *espace potentiel*. Cet espace s'oppose au monde du dedans mais aussi au monde du dehors. S. Freud considérait déjà que « L'opposé du jeu n'est pas le sérieux, mais... la réalité. »⁹⁹ C'est aussi ce que rappelle R. Caillois quand il dit que le jeu doit être une activité sans contraintes et sans conséquences pour la vie réelle.

Comme l'enfant, Mafalda semblait « perdue » dans son jeu. Elle perdait la notion du temps et la valeur de l'argent. Par conséquent elle se risquait à perdre, voire à tout perdre, ce qui occasionnait de grands risques pour la vie réelle. Les Jeux d'argent et de hasard soulèvent alors une première ambiguïté. C'était comme si pour Mafalda, « jouer » tendait à faire collusion entre la potentialité d'un *play* et la réalité. Un pan de la réalité extérieur infiltre cet espace ludique pour en pervertir sa gratuité. Ainsi elle jouait « pour de vrai ». Il y aurait un véritable paradoxe entre l'illusion donnée de la potentialité d'un jeu (*play*) et son effet *trompe-l'œil* et mortifère. On pourrait parler de *jeu-non-jeu*, d'un jeu anti-jeux ou l'antimatière des jeux à propos des Jeux d'argent et de hasard pour reprendre une terminologie propre à P.-Cl. Racamier.

Mafalda semblait alors portée dans sa compulsion par un « espoir » secret. Un espoir certes illusoire. Les Jeux s'étaient imposés à elle comme pour potentialiser ce « jeu de hasard » en souffrance et renouer avec une créativité primaire et une liberté jusqu'alors « oubliée ». Ici « la contrainte de répétition pourra [...] être signifiée comme l'effet irréductible du désir et de la vie, comme le mouvement même de celle-ci qui pousse toujours à reprendre pour le poursuivre, le travail de symbolisation et d'appropriation de la part d'inconnu qui le constitue. »¹⁰⁰ Mais ce *jeu-non-jeu* présentait aussi un risque virtuel pour Mafalda, celui « d'enfermer la symbolisation de celui-ci dans une forme qui menace de le fétichiser, de le fixer dans cette forme même. »¹⁰¹ Ainsi pour Mafalda « Ce qui était plaisir devient idée fixe ; ce qui était évasion

⁹⁸ HOCHMANN J. (1988), p. 117.

⁹⁹ FREUD S. (1908), p. 34.

¹⁰⁰ ROUSSILLON R. (2001), p. 68.

¹⁰¹ ROUSSILLON R. (1999), p. 231.

devient obligation ; ce qui était divertissement passion, obsession et source d'angoisse »¹⁰² écrit R. Caillois.

Mais Peter et Maurice me donnaient à voir autre chose. Ils semblaient *utiliser* (au sens de *use of an object* de D.W. Winnicott (1971)) les Jeux d'une manière sensiblement différente de Mafalda. Ce *game* semblait leur procurer dans la réalité extérieure, une seule et même scène, un scénario fixe et répétitif qui par là n'offrait pas d'espace de liberté pour un véritable travail psychique. Ils semblaient se défendre en le masquant toute potentialité d'un *play*. Ils venaient chercher dans les Jeux d'argent et de hasard une scène extérieure non-transitionnelle voire fétiche, leur permettant de se protéger de la dangerosité d'une re-mise en jeu psychique et de l'insupportable manque que révélait *l'expérience de hasard*. Un objet élu qui évoque le processus en jeu dans le *fétichisme* que S. Freud décrit.

8. b) Le fétichisme et son travail.

Contrairement au hasard et à la liberté, le *fétichisme* fait office de concept classique dans la métapsychologie freudienne et post-freudienne. Déjà présent en moindre mesure dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), c'est surtout en tant que perversion sexuelle, génitalisée dans *Le Fétichisme* (1927) et *Le Clivage du moi dans les processus de défense* (1938), que S. Freud introduira ce concept dans le champ de la psychanalyse. Avant de revenir sur ces deux articles princeps de S. Freud sur le *fétichisme*, il faut préalablement faire une distinction entre le *fétichisme/fétichiste* et le *fétichique* pour enlever toute ambiguïté d'ordre conceptuelle. V.N. Smirnoff dit les choses ainsi : « Nous avons désigné par fétichiste ce qui se rapporte plus spécialement à la « perversion » et à la « pratique » du fétichisme, et nous avons réservé fétichique pour ce qui relève de la structure générale déterminée par la relation du sujet à ses objets. »¹⁰³ De son côté, É. Kestemberg développera une telle conception et lui consacra un article *La Relation fétichique à l'objet* (1978). Le sexuel ne saurait être ici le point d'aboutissement obligé des chaînes associatives (Roussillon, 1999).

S. Freud dit que l'objet érigé comme fétiche est loin d'être ressenti par son utilisateur comme un symptôme douloureux, cependant il joue le rôle d'une découverte annexe : « le fétiche est un substitut du pénis [...] substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer. »¹⁰⁴ Ce qui menace dans sa perception, c'est bien évidemment le manque du pénis chez la femme et par contiguïté celui du pénis maternel. Le processus que décrit S. Freud, est donc celui-ci : « l'enfant s'était refusé à prendre connaissance de la réalité de sa perception : la femme ne possède pas de pénis. »¹⁰⁵

¹⁰² CAILLOIS R. (1958), p. 103.

¹⁰³ SMIRNOFF V.N. (1970), p. 54.

¹⁰⁴ FREUD S. (1927), p. 312.

¹⁰⁵ FREUD S. (1927), p. 312.

S. Freud insiste lourdement sur le fait qu'il ne peut y avoir de « scotomisation » de la perception (réfutant aussi le caractère *passif* du terme), mais que celle-ci demeure et qu'il a été entrepris une opération économiquement coûteuse, pour maintenir son déni. Il y a bien représentation perceptive de cette réalité mais au prix d'un compromis plus acceptable pour l'intégrité du moi. Quelque chose a pris sa place, s'y est substituée, un objet convenu *fétiche* qui sera alors vénéré tant « Il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace. »¹⁰⁶ Ainsi, c'est un symptôme qui témoigne de la reconnaissance de ce manque malgré son danger : « la dernière impression de l'inquiétant, du traumatisant en quelque sorte sera retenue comme fétiche. »¹⁰⁷ Le fétichiste opère un déni de la castration, de l'absence de pénis, de la différence des sexes : il y a déni du manque de pénis chez la femme, déni que l'objet élu comme condition de fétiche maintient ; mais il n'est pas faux de dire que le déni, simultanément, établit le fétiche à cette place. Sous un angle purement théorique, la clinique du fétichisme aura permis à S. Freud de cerner deux mécanismes de défense qui étaient jusqu'alors partiellement ignorés : le déni, mais aussi le clivage.

Ce processus qu'explique S. Freud dans *Le Fétichisme*, il le reprend et le complexifie en 1938 dans *Le Clivage du moi dans le processus de défense*. S. Freud nous met en situation. Il fait appel à notre imagination en supposant un enfant qui doit « décider » entre une puissante revendication pulsionnelle à laquelle il est accoutumé à satisfaire - pour le fétichiste la situation pourrait se résumer à « la femme a un pénis » -, et, une objection effrayante faite par la réalité « externe » - « la femme n'a pas de pénis ». L'enfant cependant ne ferait ni l'un ni l'autre. Il fait simultanément l'un et l'autre :

« D'une part, à l'aide de mécanismes déterminés, il déboute la réalité et ne se laisse rien interdire ; d'autre part, dans le même temps, il reconnaît le danger de la réalité, assume sous forme d'un symptôme morbide, l'angoisse face à cette réalité et cherche ultérieurement à s'en garantir [...] Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira plus jamais, mais grandira avec le temps. »¹⁰⁸

Le fétiche apparaît alors dans la suite de sa réflexion, comme un mode de suture du clivage, déchirure survenue à la suite de l'expérience catastrophique de la découverte de la différence des sexes. Le clivage est maintenu assurant ainsi la permanence du déni de ce manque. Le point de concrétion que constitue l'organisation phallique de la pulsion, peut être un danger qui limiterait la compréhension du processus en jeu dans le fétichisme. Il ne faut pas oublier que ce « stade » envisagé par S. Freud autour du *complexe d'Œdipe*, doit être envisagé comme le lieu de réorganisation de l'histoire libidinale antérieure. Ce que S. Freud ne dit pas, c'est pourquoi et en quelles conditions la découverte de la différence des sexes entraîne un tel vécu de catastrophe psychique. On pourrait apporter un élément de réponse si l'on accepte que cette expérience ne devient catastrophique que quand « elle est le lieu du transfert d'une [autre] expérience [de type] agonistique qui trouve à se faire

¹⁰⁶ FREUD S. (1927), p. 313.

¹⁰⁷ FREUD S. (1927), p. 314.

¹⁰⁸ FREUD S. (1938b), p. 284.

ainsi représenter. »¹⁰⁹

Je propose de dire que le fétiche, l'objet élu par le sujet à cette condition, vient masquer un manque perceptible qui peut être aussi le *manque-de-liberté-à-être*. La rencontre avec l'*expérience de hasard* devient alors une objection effrayante faite par la réalité extérieure pour celui qui ne peut jouir pleinement de sa liberté, que le fétiche dans l'utilisation qu'en fait le sujet tentera de dissimuler. La propre marge de manœuvre de l'autre-sujet peut être aussi le révélateur de cette terrible amputation. Bien plus qu'un objet, le fétiche laisse entrevoir un processus qui tente de geler tout ce qui peut être révélateur de ce manque.

8. c) Sur la fétichisation dans la relation à l'autre.

Aux règles que j'avais énoncées dès le départ et qui permettaient de mettre en perspective le cadre de nos entretiens (témoigner de leur expérience de Jeu), Peter et Maurice semblaient les respecter à la lettre. Mais je remarquais vite qu'il était très difficile voire impossible pour eux de jouer avec ces règles et de rentrer dans une véritable relation d'échange. Ils ne pouvaient se permettre trop d'écart en ma présence. Lorsque je les invitais à m'en dire davantage sur leur relation de couple, sur leur famille, quelque chose les poussait irrésistiblement à me parler des Jeux. Chaque rencontre s'inscrivait dès lors dans une forme de rituel qui était très difficile à lâcher. Peter introduisait pratiquement toutes nos rencontres en me donnant les dernières actualités de son projet dans un discours fleuve. C'était devenu pour lui une nécessité que d'initier nos retrouvailles par un sujet qu'il maîtrisait parfaitement. Ce respect drastique des règles, cette impossibilité à pouvoir « lâcher-prise », J.-L. Donnet l'explique dans la cure analytique comme une tentative de sidérer, de « tuer », tout jeu avec l'autre-sujet :

« Avec un patient névrosé, la présentation de la méthode s'en tient aisément à l'explication de la convention de cadre qui est applicable, et de la règle fondamentale qui est une règle de jeu. Il est entendu que c'est en jouant qu'on apprend à jouer, ou, plus précisément, qu'on découvre la raison d'être, l'intelligence des règles. De telle sorte qu'une part du jeu - l'exploration du site - consiste à explorer en le subjectivant l'écart entre le jeu et les règles. Pour un patient-limite, cet écart est souvent porteur d'une menace de désorganisation qui suscite en retour une quête de règles ritualisées, voire fétichisées. »¹¹⁰

« Jouer » ensemble semblait être dangereux. Ainsi, il me semblait que je devais remplir une fonction bien particulière en leur présence. Je devais leur réfléchir toute l'importance de leur *être-joueur* comme s'ils étaient avant tout des joueurs et rien d'autre que des joueurs. J'étais réduit à un *objet-fonction* (Oppenheimer, 1997) bien plus qu'un objet présent dans son altérité et sa liberté. Ils tentaient de passer par moi pour que je leur confirme l'omnipotence de leur *être-joueur*. C'est un fait que R. Dorey décrit cliniquement dans (par) *La Relation d'emprise* (1981) et dont j'ai tenté de montrer par ailleurs les signes. Formation défensive, elle a pour fonction essentielle d'investir l'autre comme un objet spéculaire, un reflet, et non comme un

¹⁰⁹ ROUSSILLON R. (1999), p. 30.

¹¹⁰ DONNET J.-L. (2005), pp. XX-XXI.

sujet dans son altérité, afin de gommer tout ce qui est de l'ordre de la différence, révélatrice d'un manque et d'impuissance catastrophique. Il s'instaurait alors une relation qualifiée d'emprise, où l'objet, l'autre-sujet révélateur d'un manque sera « impérieusement dominé et possédé de manière totalitaire, ainsi qu'il en a été de l'objet primordial. »¹¹¹ C'était comme si ma liberté était une menace pour la leur.

Ce *lien d'emprise* (Ferrant, 2001) que Peter exerçait sur moi et qui se manifestait par un étouffement physique et psychique, comme ce lien exercé sur lui-même qui ne pouvait rien lâcher, semblait venir en contrepoint d'une liberté impossible à éprouver. J. Nadal dans la préface de son collectif intitulé *Emprise et liberté* (1990), estime que le « désir de pouvoir absolu, tyrannique, la volonté de maîtriser autrui, de s'en emparer »¹¹², n'a pas d'autres finalités que de conforter la toute-puissance narcissique du sujet. Toujours dans son ouvrage, il pose alors une question : « La liberté aurait-elle une limite au regard du désir d'emprise totalitaire du sujet sur lui-même, prêt à dénier la mort, quitte pour ce faire à l'empris(onner) dans un délire d'emprise ? »¹¹³ Ce désir d'emprise totalitaire sur lui-même, mais aussi sur l'autre-sujet (révélateur d'un manque), viendrait le protéger d'un *inconnu inconnaissable* (Rosolato, 1954), la valeur intrinsèque de sa liberté, sa limite et sa quintessence.

8. d) Du fantasme comme écran à l'objet « utilisé » comme un fétiche.

À coté de cela et au fur et à mesure des entretiens, une idée récurrente faisait son apparition. Celle de « sortir vainqueur du Jeu ». Même si Maurice ne me le disait pas en mots contrairement à Peter, le Jeu semblait être devenu le seul avec qui il pouvait rivaliser d'omnipotence. Peter devait triompher à tout prix, c'était le plus palpitant, le plus excitant des moments. Il semblait me dire qu'aujourd'hui sa victoire était totale car il avait pu s'en sortir par sa seule volonté. Le Jeu n'aura pas fait de lui un « zombie ». Mais son combat est loin d'être terminé. Avec son projet, il compte bien parvenir à aider les joueurs à sortir de « l'enfer du Jeu », de faire d'eux « à nouveau des hommes » et de « fidèles disciples » à son image triomphante.

Je devais être le témoin du sentiment de triomphe de Peter sur le Jeu et de la jouissance qui en résultait (Cicccone, 2003). Il m'arborait et m'exhibait cette « pensée » palpitante que je trouvais très étrange et qui le caractérisait, comme pour trouver en moi la confirmation de sa victoire et de son *statut d'exception* (Freud, 1915-1916). Il lui était impérieusement nécessaire que je lui renvoie et lui fournisse les témoignages de cette réalité. J'avais le sentiment d'être capté, pris dans son image, d'être réduit à une reflet spéculaire de lui-même. Cette scène « de triomphe sur le Jeu » qu'il devait me faire partager et que je devais

¹¹¹ DOREY R. (1981), p. 131.

¹¹² NADAL J. (1990), p. 8.

¹¹³ NADAL J. (1990), p. 8.

me semble-t-il lui confirmer, m'évoque cette *fantasmagorie consciente* dont parle É. Kestemberg en 1978 dans *La Relation fétichique à l'objet*. C'est un fantasme conscient auquel Peter semblait s'accrocher, s'agripper, et qui lui permettait par ailleurs de ne pas sombrer dans un chaos subjectif : mais parfois quand il pensait « qu'il (le Jeu) a été plus fort que moi », ça lui était véritablement « insupportable ». Cependant cette « fantasmagorie toujours fixe, quasi immuable, qui permet l'obnubilation du conflit avec les imagos et confère à l'objet un statut particulier en son indistinction »¹¹⁴ semblait n'avoir de valeur pour Peter, que si et seulement si elle était le plus largement partageable (Mijolla-Mellor, 1998). J'avais le sentiment que si Peter était venu participer à cette recherche, c'était davantage pour que je lui renvoie une vision grandiose de lui-même. J'avais le sentiment aussi que par son projet, il voulait partager au plus grand nombre sa scène « de triomphe sur le Jeu. »

À ce propos, M. Perron-Borelli souligne que « L'une des qualités du fantasme est d'être indéfiniment plastique [...] Éminemment narcissique, faisant la part belle au principe de plaisir et à l'illusion, la rêverie est nécessaire à la santé psychique. Elle peut cependant devenir gravement désadaptante par ses excès quand le fantasme sert à méconnaître ou à dénier la réalité. »¹¹⁵ Elle estime aussi que « Les fantasmes conscients sont davantage à considérer dans un rôle défensif de déguisement »¹¹⁶, forme de *déni par le fantasme* (McDougall, 1978).

Cette scène que Peter ne cessait de me décrire et que Maurice me faisait imaginer (« je déclarerai la guerre aux institutions du handicap... pour y remuer la merde ! »), se caractérisait par une immuabilité et une inamovibilité. Elle n'avait rien d'indéfiniment plastique. C'était comme si elle formait un « écran » dissimulant une réalité intolérable. Derrière ce *fantasme-écran* semblait se tramer en négatif l'impossible *expérimentation* d'un manque. Cette pensée anémique serait « alors investie (adhésivement) comme un fétiche tout-puissant qui colmate les brèches, bouche les trous. »¹¹⁷ Elle semblait fonctionner comme un fétiche mental. Mais ce *fantasme-écran* ne peut « tenir » qu'à condition que le sujet trouve dans la réalité extérieure, un objet/scénario immuable et inamovible pour lui confirmer cette scène psychique idiosyncrasique.

F. Duparc (1992) semble confirmer cette idée. Il reprend à la suite de A. Green la notion d'*hallucination négative* pour saisir selon lui, son lien étroit avec le déni. Pour lui, « L'hallucination négative est l'effacement actif d'une perception qui conduit le sujet à la négliger, faisant apparaître une lacune dans la réalité, ou un impression plus vague d'irréalité. »¹¹⁸ Le déni est pour S. Freud, comme nous l'avons vu à propos du fétichisme, un moyen plus ou moins durable d'atténuer une perception. Pour F. Duparc, c'est aussi une défense moins coûteuse en énergie de contre-investissement que la suppression en urgence et transitoire de

¹¹⁴ KESTEMBERG É. (1978), p. 93.

¹¹⁵ PERRON-BORELLI M. (2001), pp. 125-126.

¹¹⁶ PERRON-BORELLI M. (2001), p. 16.

¹¹⁷ CICCONE A. & LHOPITAL M. (2001), p. 59.

¹¹⁸ MIJOLLA A. de & col. (2002), p. 722.

l'hallucination négative qui constituerait donc un mécanisme plus primitif, attaquant le lien à la réalité et ouvrant la voie à un mode psychopathologique *d'être-au-monde*. Le déni de *l'expérience de hasard* sera alors d'autant plus durable que sera trouvé un étayage protecteur, un fétiche, le Jeu pour Peter et Maurice, sans lequel il ne peut se prolonger. Ainsi la fétichisation est un mécanisme qui permet d'alimenter en les soutenant, les contre-investissements protecteurs défaillants et faire l'économie du recours à *l'hallucination négative*. S'appuyant sur Freud, F. Duparc montre bien comment le fétiche figure à la fois un compromis à *l'hallucination négative*, comme un soutien pour cette dernière par l'entremise de représentations substitutives contre le retour de la perception de l'expérience pénible du manque. Pour Peter et Maurice, le *game* que constitue *a priori* les Jeux d'argent et de hasard, est cet étayage immuable qui vient relayer leur fantasme mégalomane ; une protection contre la perception de *l'expérience de hasard* et d'un *manque-de-liberté-à-être*.

8. e) Le fétiche : une première forme de figuration de la liberté à partir de son manque.

Retourner inlassablement aux Jeux pour vérifier son inamovibilité devient alors un garant pour l'intégrité de leur *être-joueur*. D.W. Winnicott introduit une telle idée. « Dans la défense maniaque, on utilise une relation avec l'objet extérieur pour tenter de diminuer la tension dans la réalité intérieure. »¹¹⁹ Ce qui caractérise ces défenses qu'il décrit ici, c'est la manipulation, la maîtrise toute-puissante, dans le déni d'une réalité intérieure et sa fuite vers la réalité extérieure. « L'animation suspendue » est l'un des processus mis en exergue par D.W. Winnicott pour caractériser l'état de l'objet dans la défense maniaque ; domination et contrôle omnipotent de l'objet interne qui imprègne insidieusement la relation à l'objet externe.

P.-Cl. Racamier (1992) fait une remarque sur le renforcement des dénis et qui n'est qu'implicite dans la pensée de D.W. Winnicott : le déni ne suffit pas : encore faut-il le renforcer par la suractivation des contraires. Le déni a besoin pour durer d'être renforcé et la *suractivation des contraires* opère ce renforcement : remplir contre vider, lumineux contre sombre, toujours changeant contre immuable, l'ordre contre le chaos, le connu contre l'inconnu (exemples donnés par D.W. Winnicott), la toute-puissance contre l'impuissance, le choix délibéré contre la contrainte, et contre la liberté : la tyrannie. Son élection est d'autant plus valable qu'il (l'« objet » élu) a l'obligation absolue de demeurer immuable et inamovible, comme gelé, le contraire serait signe de grande trahison et d'annihilation pour le sujet. C'est ce qui semblait menacer Peter : que le Jeu animé par le hasard reprenne ses droits ; que le Jeu illusoirement soumis à sa toute-puissance, se rebelle et devienne à son tour le tyran (Ciccone, 2003). Il faut alors lutter pour conserver cette immuabilité, lutter pour maintenir en survie l'univers mental. Ce renversement en son contraire, S. Freud nous en parle déjà en 1913 dans

¹¹⁹ WINNICOTT D.W. (1935), p. 22.

« Le Thème des trois coffrets » :

« Quelque chose en l'homme devait se révolter contre cet assujettissement, l'homme ne renonçant qu'à regret à sa situation d'exception.

« Là encore s'est produit un renversement sous l'influence du désir : choix est mis à la place de nécessité, fatalité. L'homme vainc ainsi la mort qu'il avait reconnue par son intelligence. On ne saurait imaginer un plus grand triomphe de la réalisation du désir. On choisit là où, en réalité, on obéit à la contrainte... »¹²⁰

Le Jeu c'était ce qui leur permettait de se *sentir* libre. La contrainte retournée (comme un gant) en un choix délibéré, leur aurait permis de se révolter contre cette soumission terrible que leur imposait le hasard. Ce qui était contrainte en apparence, ne l'était plus. Elle devenait l'emblème d'une liberté autoproclamée et affiché aux yeux de tous : Peter revendique haut et fort son indépendance et sa liberté. Un emblème et un attribut destinés à représenter pour promouvoir sa liberté à partir de son manque dans l'expérience. Il devenait un représentant, un délégué, prémunissant de son manque. Il garantissait leur sentiment confus de liberté face à ce qui la menaçait, en le matérialisant/concrétisant¹²¹ en un objet particulier.

Cette relation fétichique d'objet que Maurice et Peter semblaient entretenir avec les Jeux d'argent et de hasard, permet selon É. Kestemberg, d'offrir « aussi la possibilité d'un fonctionnement « libre » du Moi dans un secteur souvent assez large, voire la possibilité de relations apparemment peu altérées avec des objets qui semblent représenter des imagos et qui pourtant n'en sont souvent que des reflets, des images. »¹²² Une fois le manque cerné en un objet, l'objet du manque, mis en perspective (tel *l'Objet de perspective* de G. Rosolato, 1978), il sera neutralisé et emprisonné pour que lui soit rendu sa marge de liberté. Un embryon de liberté teinté d'emprise totalitaire, de tyrannie sur le sujet lui-même et sur l'autre-sujet. La compulsion de répétition dans ce qu'elle comporte de nécessaire fétichisation, permettrait alors à Peter et Maurice de se libérer paradoxalement de la contrainte. C'est par le biais de la contrainte que leur liberté semblait prendre toute leur valeur. Peter et Maurice se sentaient foncièrement libre et revendiquaient ainsi leur liberté, leur indépendance.

Cet « objet » dont nous parle D.W. Winnicott, P.-Cl. Racamier (1980) lui donne un nom très évocateur : *l'objet-non-objet*. C'est un objet de nature paradoxale en ce sens qu'« il est en étant pas, il est autre en étant soi, intérieur en étant externe, vivant en étant désanimé, réel en étant irréel. »¹²³ Il évite au sujet, par son élection, une rupture psychotique et une catastrophe narcissique. Ce n'est pas le sujet qui l'a choisi mais bien plutôt l'objet qui s'est imposé à lui, « il s'empare du sujet avant même de se laisser représenter » dit P.-Cl. Racamier, avant même qu'il ne soit rencontré dans ce qu'il est révélateur d'un manque. C'est une idée qui est aussi développée par É. Kestemberg (1978). Véritable *garantie narcissique*, le sujet doit veiller de manière incessante à l'immuable conformité de son objet et de sa fantasmagorie. Les

¹²⁰ FREUD S. (1913), pp. 99-100.

¹²¹ Dans le sens géologique d'une concrétion, d'une agrégation solide, d'une précipitation minérale autour d'un noyau matériel.

¹²² KESTEMBERG É. (1978), p. 100.

¹²³ RACAMIER P.-Cl. (1980), p. 237.

enjeux en sont simples. À travers ce contrôle absolu et absolument nécessaire exercé sur le Jeu en tant que *game* et cette mise à l'écart de *l'expérience de hasard*, Peter et Maurice tentaient de dénier activement qu'il soit pourvu de cette « animation propre ».

P.-Cl. Racamier conclut son article en affirmant que l'objet érigé à la condition de fétichique, « accomplira de cette manière *en demeurant immuable, disponible, manipulable* les exigences absolues du déni de cette différence des êtres *et de leur liberté* que la faille originaire rend horrible et vitalement menaçante. »¹²⁴

Si pour Peter et Maurice, « jouer » était devenu un mode d'être au monde dans la compulsivité et la répétitivité, à aucun moment il ne constituait un symptôme douloureux comme le rappelle S. Freud à propos de la conduite fétichiste. Le Jeu devenait l'axe autour duquel tout semblait graviter. Une pierre d'édifice pour l'institution grandiose. Les Jeux d'argent et de hasard seraient tel un bouclier. Mais ce « n'est qu'un bouclier, ce n'est pas un miroir » comme le suggère F. Pasche dans *Le Bouclier de Persée* (1971) ; un bouclier-fétiche rempart à une décompensation psychotique. Le joueur serait tel Persée qui ferait un mauvais usage de son trophée, en devenant une arme de tyran ou de terroriste. Ici aussi, une perception hallucinatoire menace de son envahissement, « *qu'elle se trouve installée en lui tout entière, en bloc, qu'elle s'y carre ; qu'elle y trouve sa place dans l'espace intérieur destiné à laisser du champ à la liberté qu'elle déloge.* »¹²⁵ Le Jeu, véritable *play* fétichisé, se fait la loge de cette « matière psychique » en souffrance de représentance qui sidère le sentiment subjectif de liberté. C'est à ce titre qu'ils tenteront de le maintenir en état d'animation suspendue, comme figé et gelé de ses potentialités, interdisant et/ou les protégeant de la dangerosité la re-mise en jeu psychique qu'implique la reconnaissance de *l'expérience de hasard*. A. Green souligne par là aussi un autre enjeu :

« c'est le manque tout à fait perceptible d'une donnée du perçu qui oblige, pour reconstituer la complétude de la séquence dont elle fait partie, à référer ce manque à une représentation dont le caractère inconscient ne soulève pas les mêmes hésitations quant à son existence parce que la supposition de sa participation à l'avènement de la négativation perceptive prend un caractère autrement nécessaire quand on procède au rétablissement de la continuité interrompue. »¹²⁶

Comme le dit R. Roussillon (1999), la fétichisation fixe alors la générativité métaphorisante en un objet particulier et singulier, emblème subjectif qui masque la faille de l'organisation de l'expérience première de liberté d'être. L'objet s'élève au rang de garant contre l'échec de cet éprouvé. Il devient un attribut « magique » prémunissant contre le retour des expériences agonistiques clivées du fait de leur inaptitude à être symbolisée, afin de préserver cette illusion de liberté nécessaire au fait de vivre. Une partie est fixée, sacrifiée, gelée, partie qui ne sera pas symbolisée pour poursuivre à symboliser autre chose et ailleurs. Le Jeu par son scénario immuable, devient pour Peter et Maurice une « estampille de leur authenticité »

¹²⁴ RACAMIER P.-Cl. (1980), p. 241. *Rajouté par moi.*

¹²⁵ PASCHE F. (1971), p.31.

¹²⁶ GREEN A. (1993), p. 255.

(Hochmann, 1988) par le biais d'un cogito cartésien qui prendrait la forme d'un « je joue donc je suis », mais aussi un emblème subjectif de leur liberté d'être, « je joue donc je suis... libre ». Mafalda semblait aussi entretenir fétichiquement cette douleur, dans une forme d'immuabilité, pour dire « je joue et j'en suis douloureusement coupable... mais je souffre donc je suis... en partie libre. »

9) CONCLUSION.

J'ai institué dans un premier temps le Jeu pathologique comme un jeu (*play*) « pathologique ». En appréhendant ces conduites comme la manifestation d'une faille dans *l'espace réflexif interne*, j'ai montré en quoi l'apport de l'environnement premier n'a pas été « suffisamment bon » et n'a pas pu jouer son rôle de « médiateur » de la « matière psychique première ». Le joueur pathologique est donc celui qui est, « dans une large mesure, incapable de réaliser ses potentialités » (Winnicott, 1969). Le Jeu pathologique est la commémoration d'un jeu (*play*) qui ne peut s'exprimer et délivrer son caractère potentiellement ludique, et qui par là est à même de se pervertir/travestir en un jeu dangereux qui n'en serait alors plus un. La suite de mes hypothèses s'est alors portée sur la question d'un possible jeu primordial qui n'a pu se représenter comme jeu et ainsi mettre en forme ses enjeux, le « jeu de hasard » et par son intermédiaire, la conquête de la liberté. Le joueur qui *expérimente* le hasard dans ce qu'il comporte d'imprévisibilité, d'indéterminé et d'inconnu, peut se révéler être un véritable « effet loupe sur un éclat dans la maille » : *leur manque-de-liberté-à-être*. Le recours au processus de fétichisation va alors masquer et geler toute résurgence de ce manque. Il sacrifie une « partie » du rapport que le sujet entretient avec la réalité extérieure, « partie » qui sera entretenue immuable comme encryptée et sacralisée, afin de « forclure » toutes indécidabilités traumatiques de la situation. Mais par là aussi, l'objet élu à la condition de fétiche semble être un *emblème-subjectif-de-liberté-d'être* (au sens fort du terme), toujours à confirmer, concrétisant en un objet singulier la liberté à partir de son manque.

Ne pourrait-on pas penser l'objet transitionnel, tel que le définit D.W. Winnicott (1951 & 1971), comme un *emblème-subjectif-de-liberté-d'être*, laissant entrevoir un travail de fétichisation (travail qui tente de suturer les déchirures survenues dans la trame de l'éprouvé premier de liberté d'être qu'implique l'individuation et la subjectivation, pour que se poursuive la transitionnalisation de l'expérience subjective) ? Ce fétiche premier décrit par M. Wulff (1946) serait alors un objet *utilisé* de manière fétichique mais en voie de transitionnalisation pour que soit trouvée puis créée, la liberté. L'enfant *expérimenterait-il* et/ou *ré-expérimenterait-il* cet éprouvé de liberté après l'avoir *expérimenter* dans (par) un « jeu de hasard » inter-subjectif avec la mère ? Se re-donnerait-il activement sa liberté, pour la faire sienne, dans ce qui s'apparenterait à un temps auto-subjectif du « jeu de hasard ». Une telle hypothèse mettrait alors en exergue un « tressage », un brin venant renforcer l'autre, entre deux processus en apparence antagonistes : l'anti/anté-transitionnalisation¹²⁷ et la transitionnalisation, l'un se mettant au service de l'autre. Ne pourrions-nous pas essayer de penser une désintrinsication

¹²⁷ L'anti/anté-transitionnalisation se différencierait des manœuvres autistiques et du travail de l'autosensibilité (Ciccone & Lhopital, 2001) bien qu'il existerait dans leurs opérations de nombreux points de congruence. C'est ce qui explique l'utilisation du préfixe *anté-*, en se référant ce à quoi le psychisme se voit ainsi renvoyé (*l'autisme normal* de F. Tustin correspondrait à l'expression phénoménologique de ce processus). Elle serait plutôt la complexification et la transformation de ces manœuvres dans (par) l'émergence du champ de la transitionnalité. L'anti/anté-transitionnalisation ne pourrait se comprendre qu'en référence au processus de transitionnalisation. Sans transitionnalisation, il n'y aurait pas d'anti/anté-transitionnalisation, et réciproquement. *Anti-*, parce que ce processus se ferait aussi paradoxalement obstacle au travail de transitionnalisation mais pour se mettre à son service, en masquant ses inévitables failles et en préservant son *continuum*, pour qu'il puisse se

profonde de ces deux mêmes mouvements au regard des conduites fétichiques, dans leur recours exclusif et absolument nécessaire, opérant indépendamment pour la survie psychique ? Ce sont des pistes que je souhaiterais mettre en travail dans un travail de thèse.

C'est un exercice difficile que de conclure, et de quitter ce travail qui m'a habité durant ces deux dernières années. Ceci résonne pour moi comme un deuil à faire, deuil à faire de ce travail qui a continué à faire vivre ces volontaires en moi. Ce mémoire m'a alors donné l'impression de jouer encore avec eux comme si je voulais leur rendre cette part de liberté qui semblait leur faire défaut. C'est pourquoi achever ce mémoire, c'est un peu comme mettre fin à ce jeu initié ensemble. Je crois aussi que c'est en acceptant à mon tour les exigences et les contraintes qu'impose un tel travail de recherche, que je pus enfin trouver une certaine forme de liberté et de créativité. J'ai le sentiment aujourd'hui que quelque chose m'échappe ou doit m'échapper, que quelque chose ne m'appartient plus dorénavant, comme si la véritable liberté avait ceci de paradoxal qu'il fallait accepter de renoncer à ses emblèmes pour subjectivement l'atteindre.

« Il y a bien des façons de parler du danger pour la liberté qu'engendre la liberté. Ceux qui sont suffisamment bien portants et libres doivent pouvoir assumer le triomphe qu'implique leur état. Après tout, ce n'est que la chance qui leur a permis d'être en bonne santé. »

Donald W. Winnicott, Liberté, 1969.

BIBLIOGRAPHIE.

- ABRAHAM N. & TORÖK M.** (1978), « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », in *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1996, pp. 229-251.
- ANZIEU D.** (1985), « L'enveloppe de souffrance », in *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, pp. 227-23.
- AULAGNIER P.** (1975), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 2001.
- AULAGNIER P.** (1979), « Les Relations d'a-symétrie et leur prototype : la passion », in *Les Destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*, Paris, PUF, 1979, pp. 173-192.
- BATESON G. & col.** (1956), *Pour une écologie de l'esprit*, Paris, Le Seuil.
- BOLLAS Ch.** (1989), « L'Objet transformationnel », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 53, n°4, Paris, PUF, pp.1181-1199.
- BRUSSET B.** (2004), « Dépendance addictive et dépendance affective », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 68, n°2, *Addiction et dépendance*, 2004, pp. 405-420.
- CAILLOIS R.** (1958), *Les Jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1991.
- CHABERT C.** (2003), « Masochisme ou mélancolie ? », in *Féminin mélancolique*, Paris, PUF, 2003, pp. 63-90.
- CICCONE A. & LHOPITAL M.** (2001), *Naissance à la vie psychique*, Paris, Dunod, 2001.
- CICCONE A.** (2003), *Psychanalyse du lien tyrannique*, Paris, Dunod, 2003.
- DANON-BOILEAU H. & DEDIEU-ANGLADE G.** (2003), « Jouer... à cet âge ? », in JOLY F. (sous la dir.), *Jouer... Le jeu dans le développement, la pathologie et la thérapeutique*, Paris, In Press, 2003.
- DAVID C.** (1984), « Un rien qui bouge et tout est changé : à propos de la rencontre », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 30, *Le Destin*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 199-213.
- DONNET J.-L.** (2005), *La situation analysante*, Paris, PUF, 2005.
- DOREY R.** (1981), « La Relation d'emprise », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°24, *L'Emprise*, Paris, PUF, 1981, pp. 115-139.
- DUEZ B.** (2002), « L'Indécidabilité : un modèle générique du traumatisme », *Perspectives Psy*, vol. 41, n° 2, Paris, Édition EDK, 2002, pp.113-118.
- DUPARC F.** (1992), « Nouveaux développements sur l'hallucination négative et la représentation », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 56, n° 1, *Irreprésentable ou irreprésenté ?*, Paris, PUF, 1992, pp. 101-121.
- DSM-III-R**, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, Paris, Masson, 1989.
- DSM-IV**, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, Paris, Masson, 1996.
- ENRIQUEZ M.** (1984), « Du corps en souffrance au corps de souffrance », in *La souffrance et la haine*, Paris, Dunod, 2001, pp. 175-198.
- FENICHEL O.** (1945), *La Théorie psychanalytique des névroses II*, Paris, PUF.
- FERRANT A.** (2001), *Pulsion et lien d'emprise*, Paris, Dunod, 2001.
- FREUD S.** (1900), *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 456.
- FREUD S.** (1901), « Déterminisme, croyance au hasard et superstition. Points de vue », in *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 2001, pp. 301-348.
- FREUD S.** (1908), « Le Créateur littéraire et la fantaisie », in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 29-46.
- FREUD S.** (1913), « Le Thème des trois coffrets », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 87-103.
- FREUD S.** (1914), « Remémoration, répétition et élaboration », in *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, pp. 105-115.
- FREUD S.** (1915-1916), « Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 105-136.
- FREUD S.** (1919), « L'Inquiétante étrangeté », in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 209-263.
- FREUD S.** (1920), « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, pp. 47-139.
- FREUD S.** (1924), « Problème économique du masochisme », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, pp. 287-297.
- FREUD S.** (1927), « Le Fétichisme », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 133-138.
- FREUD S.** (1928), « Dostoïevski et le parricide », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, pp. 161-179.
- FREUD S.** (1938a), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF.
- FREUD S.** (1938b), « Le Clivage du moi dans le processus de défense », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, pp. 283-286.
- GALDSTON I.** (1951), « The Psychodynamics of the triad: Alcoholism, gambling, and superstition », *Mental Hygiene*, n° 35.
- GUERIN C.** (1992), « L'objet de relation ou la transparence de l'obstacle, à propos du film de Wim Wenders *Paris, Texas* », *Actes des Journées d'études du COR : objets culturels, travail psychique*, Arles, Hôpital Joseph Imbert, pp. 117-147.
- GREEN A.** (1973), « On negative capability, a critical review of W.R. Bion's attention and interpretation », *International Journal Of Psychoanalysis*, n° 54, pp. 115-119.
- GREEN A.** (1976), « Le Concept de limite », in *La Folie privée*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 121-163.
- GREEN A.** (1980), « La Mère morte », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1999, pp. 222-253.
- GREEN A.** (1993), « Le Travail du négatif et l'hallucinoïre (l'hallucination négative) », in *Le Travail du négatif*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2001, pp. 217-287.
- GREEN A.** (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF, 2002.
- GREENSON R.R.** (1947), « On gambling », *American Imago*, n° 4, pp. 61-67.
- GRIGUER J.-L.** (1998), « La rencontre. Approche phénoménologique et psychanalytique », in *Phénoménologie et psychanalyse. Étranges relations*, BEAUNE J.-Cl. (sous la dir. de), Seyssel, Édition Champ Vallon.
- GUIRAND F.** (sous la dir. de) (1992), *Mythologie générale*, Paris, Larousse, 1992.
- HENRI A.-N. & MERCADER P.** (sous la dir. de), *La formation en psychologie - Filiation bâtard, transmission troublée*, Lyon, PUL, 2002.
- HOCHMANN J.** (1988), « Réverie sur les rapports du trompe-l'œil et de l'illusion, du fétiche, et de l'objet transitionnel », in COURT R. (sous la dir.), *L'Effet trompe-l'œil dans l'art et la psychanalyse*, Paris, Dunod, 1988, pp. 107-122.

- JANIN CI.** (1995), *La réalité, et son objet*, Trans, été 1995.
- JANIN CI.** (1996), « Le Trauma : de la commémoration à l'élaboration », in *Figures et destins du traumatisme*, Paris, PUF, 1996, pp. 29-49.
- JEAMMET Ph.** (2000), « Les Conduites addictives : un pansement pour la psyché », in POULICHET S. Le (sous la dir.), *Les Addictions*, Monographie de psychopathologie, Paris, PUF, 2000, pp. 91-108.
- JOLY F.** (2003), « « Le Travail du jouer » et ses déclinaisons », in *Jouer... Le jeu dans le développement, la pathologie et la thérapeutique*, Clamecy, In Press, 2003.
- KESTEMBERG É.** (1978), « La Relation fétichique à l'objet », in *La Psychose froide*, Paris, PUF, 2001, pp. 77-101.
- McDOUGALL J.** (1978), « Le Contre-transfert et la communication primitive », in *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 2001, pp. 117-138.
- McDOUGALL J.** (1989), « Affects : dispersion et désaffectation », in *Théâtre du corps*, Paris, Gallimard, 2001, pp. 117-137.
- McDOUGALL J.** (2001), « L'économie psychique de l'addiction », in MARINOV V. & coll., *Anorexie, addictions et fragilités narcissiques*, Paris, PUF, 2001, pp. 11-36.
- MELLIER D.** (2002), « Jeu et création, le risque de l'affect d'effondrement : *Le joueur d'échecs* de Stefan Zweig », *Psychologie clinique et projective*, vol. 8, *Le T.A.T. Vica Shentoub*, Paris, Dunod, 2002, pp. 265-283.
- MIJOLLA-MELLOR S. de** (1997), « L'impensable du hasard », in *Topique*, n°63, *Le hasard*, pp. 19-39.
- MIJOLLA-MELLOR S. de** (1998), « Interrogations philosophiques sur le sens et le hasard », in *Penser la psychose : une lecture de l'œuvre de Piera Aulagnier*, Paris, Dunod, 1998, pp. 130-164.
- MIJOLLA A. de & col.** (2002), *Le Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.
- NADAL J.** (1990), *Emprise et liberté*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- OPPENHEIMER A.** (1997), « L'autre : objet ou fonction ? », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 61, n° 2, *L'objet en personne*, Paris, PUF, 1997, pp. 365-376.
- PASCHE F.** (1971), « Le Bouclier de Persée ou psychose et réalité », in *Le Sens de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1988, pp. 27-41.
- PERRON-BORELLI M.** (2001), *Les Fantômes*, Paris, PUF, 2001.
- PIAGET J.** (1950), *Introduction à l'épistémologie génétique, tome I*, Paris, PUF, 1974.
- PIAGET J. & INHELDER B.** (1951), *La genèse de l'idée de hasard chez l'enfant*, Paris, PUF, 1974.
- PONTALIS J.-B.** (1977a), « Naissance et reconnaissance de soi », in *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 159-191.
- PONTALIS J.-B.** (1977b) « Sur la douleur (psychique) », in *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 241-255.
- QUELIN-SOULIGOUX D.** (2003), « Et si on jouait ensemble ? Le jeu dans les groupes thérapeutiques d'enfant », in JOLY F. (sous le dir. de), *Jouer... Le jeu dans le développement, la pathologie et la thérapeutique*, Clamecy, In Press, 2003.
- RACAMIER P.-CI.** (1980), « De l'objet-non-objet », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20, *La Passion*, Paris, Gallimard, 1980, pp. 235-241.
- RACAMIER P.-CI.** (1992), *Le Génie des origines*, Paris, Payot, 2001.
- ROSOLATO G.** (1957), « L'Imaginaire du hasard », *La Psychanalyse*, vol. 3-4, Paris, PUF, 1957-1958, pp. 189-220.
- ROSOLATO G.** (1978), *La Relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.
- ROUSSILLON R.** (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991.
- ROUSSILLON R.** (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, 2001.
- ROUSSILLON R.** (1995), « Les Jeux du cadre », in *Logique et archéologique du cadre psychanalytique*, Paris, PUF, 1995, pp. 185-200.
- ROUSSILLON R.** (2001), *Le Plaisir et la répétition*, Paris, Dunod, 2001.
- ROUSSILLON R.** (2004a), « Le Jeu et le potentiel », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 68, n° 1, *Jeu*, Paris, PUF, 2004, pp. 79-94.
- ROUSSILLON R.** (2004b), « Le Transitionnel et l'indéterminé », in CHOUVIER B. (sous la dir. de), *Les Processus psychiques de la médiation*, Paris, Dunod, 2004, pp. 61-80.
- ROUSSILLON R.** (2004c), « Une réflexion sur la formation à la psychologie clinique à Lyon 2 », in HENRI A.-N. & MERCADER P. (sous la dir. de), *La formation en psychologie - Filiation bâtard, transmission troublée*, Lyon, PUL, 2002, pp. 85-96.
- ROUSSILLON R.** (2004d), « La Dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double » », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 68, n°2, *Addiction et dépendance*, Paris, PUF, 2004, pp. 421-439.
- ROUSSILLON R.** (non daté), « Le Modèle du jeu et l'expérience de « jouer » », article non publié.
- SMIRNOFF V. N.** (1970), « La Transaction fétichique », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 2, *Objets du fétichisme*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 41-63.
- TOSTAIN R.** (1967), « Le joueur essai psychanalytique », *L'Inconscient*, n° 2, Paris, PUF, 1967, pp. 117-132.
- WINNICOTT D.W.** (1935), « La Défense maniaque », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 19-36.
- WINNICOTT D.W.** (1951), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 169-186.
- WINNICOTT D.W.** (1969), « Liberté », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 30, *Le destin*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 69-76.
- WINNICOTT D.W.** (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
- WULFF M.** (1946), « Fétichisme et choix d'objet dans la première enfance », *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 42, n° 2, Paris, PUF, 1978, pp. 253-270.